BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXV
B
23
NAPOLI

XTY
B
25

ENTRETIENS
SUR
LA PHILOSOPHIE,
PAR
Mr ROHAULT.

M. DC. LXXII.

DISCOURS SUR LES SUJETS TRAITÉS DANS LES ENTRETIENS DE Mr. ROHAULT.

CEux qui auront oüy parler de Mr Rohault, ou qui auront lû ſa Phyſique, doivent s'attendre à trouver dans ſes Entretiens quelque choſe de fin, & d'excellent. C'eſt auſſi dans cette aſſûrance qu'on les met au jour, & il ſeroit à ſouhaiter qu'ils euſſent non ſeulement le bon-heur de

plaire par la maniere agreable, dont ils ſont écrits ; mais encore celuy de perſuader par les raiſons ſolides qu'ils contiennent ; & de ramener à la verité ceux, qui étant prévenus dela Doctrine qu'on enſeigne dans les Colleges, condamnent peut-étre un peu trop legérement celle des nouveaux Philoſophes. Neantmoins on n'a garde de ſe promettre que ce Livre ſoit également bien reçû de toute ſorte de gens : Comme il eſt l'ouvrage du bel eſprit & du bon ſens, il ne ſçauroit manquer d'avoir ſes approbateurs. Mais auſſi comme il defend les nouvelles opinions contre les Sectateurs d'Ariſtote, il ne ſçauroit détromper l'Univerſité, qui n'eſt

compoſée que de ces gens-là. Pour un petit nombre de perſonnes raiſonnables, qui ſe rangeront facilement du parti de la raiſon, il en reſtera toûjours une infinité d'autres, qui n'approfondiſſant pas les choſes, en demeureront aux traditions de leurs Profeſſeurs, s'imaginant, que le ſalut des ames en dépend auſſi bien que des articles de Foy. Ce ſont les maximes de l'Univerſité, & ces maximes ſont authoriſées par la pratique de tous les Siecles. On y a toûjours ſuivy les opinions les plus communes; parce qu'il a toûjours été plus aiſé de croire que d'examiner.

Et neantmoins il n'eſt pas de la Philoſophie, comme de

la Religion ; Celle-cy ne découvre les verités, qu'elle adore, que dans l'Ecriture, & dans la Tradition ; c'eſt à dire dans la parole de Dieu, qui eſt éternelle & infallible, & dans la pratique de l'Egliſe, qui eſt auſſi invariable : parce qu'elle eſt animée de l'eſprit de Dieu, qui ne peut changer. Ainſi en matiere de Religion, dire qu'une opinion n'eſt pas commune ny ancienne, c'eſt aſſés pour la rendre ſuſpecte d'erreur, ou d'hereſie. Mais la Philoſophie ſeparée de la Religion ne ſe porte qu'à la recherche des verités, qu'on peut connoître par la lumiere naturelle. D'où vient qu'il n'y a point d'obligation à ſuivre les opinions des Anciens ;

Ils étoient hommes, & comme tels ils ont pû errer ; & ſans faire tort à leur memoire, que nous devons avoir en veneration, il ſemble qu'il eſt permis d'embraſſer les ſentimens des Modernes, lorſque nous les trouvons conformes à l'experience & à la raiſon.

Les ſentimens de Mr Rohault ſont aſſûrément de ce nombre : ils ſont même d'autant plus recevables ; que s'il eſt permis d'expliquer la poſſibilité de nos Myſteres par le raiſonnement humain, il ſemble qu'ils y ſervent beaucoup mieux que la Doctrine vulgaire. En cecy comme en tout le reſte il marche ſur les pas de Mr Deſcartes, qu'il ne ſuit pourtant pas aveuglement, comme dans l'Ecôle

on fait profeſſion de ſuivre Ariſtote. Il le ſuit avec connoiſſance de cauſe : & ſans combattre Ariſtote, mais en ſuppoſant même ſes principes comme vrais, il fait voir, que dans la nouvelle maniere de philoſopher on peut aller plus loin qu'Ariſtote & ſes Sectateurs ne ſont allés, & faire tous les jours quelque nouvelle découverte dans les ſciences naturelles.

Il ſeroit inutile de faire un plus long diſcours ſur les loüanges de l'Auteur, & ſur ſa maniere de philoſopher. Ceux qui prendront la peine de lire ſes Entretiens avec un eſprit libre & juſte, n'auront pas beſoin d'étre prévenus pour en juger favorablement : Et l'on ne doit

pas ſe mettre en peine du jugement qu'en feront les autres. On ne s'arrêtera donc pas à prier les Lecteurs d'apporter beaucoup d'équité, & de docilité à la lecture de ce Livre : Mais on les priera de trouver bon, qu'on leur faſſe part de quelques obſervations qu'on vient de faire ſur les ſujets qui y ſont traités, & de quelques autorites qui ne ſçauroient étre ſuſpectés à l'Ecôle, & qui ſemblent merveilleuſement confirmer les ſentimens de l'Autheur.

Son deſſein dans le premier Entretien eſt de montrer que, *La matiere premiere n'eſt rien autre choſe, que la ſubſtance étenduë conſiderée ſans les differentes formes qu'elle peut avoir : qu'on*

ne ſçauroit concevoir les formes materielles comme des ſubſtances ſeparables de la Matiere : que les accidens ne peuvent auſſi être conçus ſans quelque ſubſtance : & que ſans reconnoître aucune diſtinction réelle entre la ſubſtance, & les accidens, on peut facilement expliquer, de quelle façon les accidens du pain Euchariſtique demeurent aprés la Tranſubſtantiation. Dans le ſecond Entretien il tâche de détromper ceux qui croyent que, *les beſtes ſont capables de connoiſſance* : & il fait voir qu'en ſuppoſant, *qu'elles ne ſont rien autre choſe que des machines inſenſibles*, on peut facilement expliquer tout ce qu'elles ſemblent faire par un principe ſenſitif & raiſonnable.

A conſiderer ces opinions en elles-mêmes, il ſemble qu'elles n'ayent pû déplaire que par la nouveauté, dont on les accuſe : & neantmoins il y a de quoy s'étonner qu'on refuſe de reconnoître que ces opinions, que les Scholaſtiques condamnent, ſont les mêmes que celles d'Ariſtote & de ſes anciens Sectateurs.

Car premierement il eſt aiſé de faire voir que dans les Livres des Phyſiques *la Matiere premiere* eſt quelque-fois appellée, *διάστημα τῦ μεγέθυς*, *dimenſion de la choſe eſtenduë*, & le plus ſouvent *μέγεθος*, *choſe eſtenduë*, ou *ayant longueur*, *largeur*, *& profondeur*. En quoy vray-ſemblablement Avicenna faiſoit conſiſter ce qu'il appelloit *formam*

De la Matiere premiere. lib. 4. Phyſ. c. 4. num. 3.

corporeitatis ; laquelle forme il disoit étre inseparable de la Matiere, comme ce qui est en la difference essentielle, & qui la distingue de tout ce qu'on peut concevoir d'immateriel. Ainsi concevoir cette matiere est concevoir indeterminément quelque chose d'estendu, qui n'est encore ny Terre, ny Eau, ny Air, ny Feu, ny rien de tout ce qu'on peut concevoir par une idée distincte & determinée, mais qui est seulement *le pouvoir estre de toutes ces choses.*

Sur ce fondement Aristote reconnoissant, que l'idée que nous avons de *la Matiere* est une idée confuse de la substance estenduë ; que *la Forme* est ce qui détermine *la Matiere* à

eſtre une telle choſe pluſtoſt qu'une autre ; & qu'il eſt impoſſible à la Matiere d'exiſter ſans étre déterminée par quelque Forme , c'eſt à dire ſans eſtre rien de tout ce qu'elle peut étre : il s'eſt aviſé de dire , que cette Matiere avoit le même deſir pour la Forme, que la femelle a pour le mâle , & ce qui eſt laid pour la beauté. τοῦτο ἔστιν ὕλη ὥσπερ ἂν εἰ θῆλυ ἄῤῥενος , ἢ αἰσχρὸν καλοῦ. Lib. 1. phyſ. c. 10, n. 7.
Ce qui ayant été pris dans le ſens literal a donné lieu à toutes ces opinions biſarres de l'Ecôle; deſquelles neantmoins il n'y a pas lieu de s'étonner ; puiſque même Juſtin le Martyr s'eſt aviſé de refuter ce paſſage d'Ariſtote , & de dire , que ſi la Forme étoit déſirée

par la Matiere, il faudroit que la Matiere fût animée ; parce qu'il n'y a que les choses animées, qui soient capables de desirer : ἔμψυχος ἀεὶ ἡ ὕλη. ἐμψύχου γὰρ ὄντι ἐφίεται, τὸ δὲ ὀρέγεται. Mais on ne doit pas s'arrêter à cette subtilité ; parce qu'il faut agir de bonne foy avec ceux qui ne se servent pas toûjours des mots dans la signification ordinaire. Aristote n'a pas entendu parler d'un veritable desir, mais seulement il a voulu expliquer le besoin que la Matiere avoit de la Forme pour exister. Et nous serions injustes si nous voulions astraindre les Philosophes à ne parler qu'en Philosophes, & à ne se servir que d'un langage simple & commun : com-

in Arist. dogm. evers. cap. 7.

me s'il n'étoit permis qu'aux Orateurs & aux Poëtes d'uſer des metaphores, & d'employer le ſtyle figuré.

Il ſeroit facile de terminer les differens qui ſont entre les nouveaux Philoſophes, & les Scholaſtiques touchant la Matiere : car il n'y auroit qu'à examiner ſi les Scholaſtiques ont raiſon de la diſtinguer, comme ils font, de ſa propre quantité, & de ſon étenduë en longueur, largeur & profondeur. En quoy certainement il faut avoüer qu'ils philoſophent d'une maniere bien étrange, & qu'ils ayment bien les abſtractions. Car enfin, le moyen de former une idée claire & diſtincte de la Matiere ſans y comprendre cette

quantité, & cette étenduë, non point comme *un accident ſeparable*, mais comme *ſa vraye forme & ſon eſſence?*

de la Forme ſubſtantielle

Mais la grande difficulté eſt touchant *la Forme* qu'ils appellent *ſubſtantielle.* Les derniers Commẽtateurs d'Ariſtote ſoûtiennent, *que* ſelon ce Philoſophe, *la Forme eſt une ſubſtance imparfaite, qui eſt tirée de la puiſſance de la Matiere, & que c'eſt de cette Forme & de cette Matiere comme de deux parties differentes que tous les corps ſont compoſés.* Mais il y en a qui croyent qu'Ariſtote n'a jamais été de cette opinion. En effet il eſt mal-aiſé de la faire voir dans ſes écrits; quoy qu'il y ait eu même quelques anciens, qui la luy ont attribuée. Car

il ſemble que Juſtin le Martyr s'eſtoit perſuadé, qu'Ariſtote avoit cru que la Matiere étoit de ſa nature ſans Forme, & que reciproquement la Forme étoit ſans Matiere, ἀσωμάτως ἡ ὕλη ἐστὶν ἄμορφος, οὕτως, καὶ τὸ εἶδος ἐστὶν ἄυλον. Quoy qu'il en ſoit, il eſt difficile d'avoir une idée claire & diſtincte de cette Forme, & il eſt même impoſſible d'en expliquer la generation, qu'ils appellent *éduction de la puiſſance de la Matiere.* Car enfin cette Forme étoit-elle déja dans la Matiere, pour en étre tirée, comme ils nous veulent faire accroire ? Mais en quel recoin de la Matiere étoit-elle ? ou plûtôt ſi elle y étoit déja, n'y démeure-t'elle pas encore aprés

Iuſtin. in cod. tract. cap. 5.

la generation ? Pourquoy donc diſent-ils qu'elle en eſt tirée ? Mais ils veulent dire, ſans doute, que devant la generation elle n'y étoit qu'en puiſſance, & que c'eſt de cette puiſſance qu'elle eſt tirée. Ils confeſſent donc, que devant la generation la Matiere n'avoit rien autre choſe qu'une puiſſance ou capacité de recevoir cette Forme : comme on voit qu'une choſe vuide eſt capable d'étre remplie, & qu'un homme nud eſt en puiſſance d'étre veſtu. De façon que ſi cette Forme étoit une ſubſtance imparfaite, comme ils croyent, elle ne ſçauroit étre tirée de la puiſſance de la Matiere ; mais elle y viendroit aſſûrement de dehors, toutes

les fois qu'il arriveroit une nouvelle generation : comme il ſemble que Juſtin le Martyr ait cru : (ὡς ἐκ τῆς ὕλης τὸ εἶδος, ἀλλ' ἀλλάχοθεν παραγίνεται τῇ ὕλῃ,) c'eſt à dire, ou elle y ſeroit produite par la toute-puiſſance du Createur, comme un ſçavant homme a dit du mouvement, & des autres modes & façons d'étre : ou il ſe feroit une tranſmigration de ces Formes pareille à cette tranſmigration des ames ſi celebre dans la Philoſophie de Pythagore.

In reſp. ad Græc. quæſt. 5. reſp. 2.

Mr. Clerſelier en la let. 115. au troiſiéme vol. des let. de Mr. Deſcartes.

Mais, comme il a déja eſté dit, on eſt encore à montrer dans les eſcrits d'Ariſtote tout ce qu'on luy fait dire de la Matiere & des Formes. Au contraire on voit, qu'il a dit

en termes expres, que la Matiere est à l'égard de ces Formes ce que le cuivre est à l'égard des statuës qu'on en peut faire, ὡς γὰρ πρὸς ἀνδριάντα χαλκὸς, οὕτως αὕτη (αὐλη) πρὸς οὐσίαν ἔχει, καὶ τὸ δὲ τι καὶ τὸ ὄν; & qu'il a voulu montrer par cette comparaison, que ces Formes ne sont rien autre chose dans la Matiere, que ce que les differentes figures sont dans le cuivre, c'est à dire, des modes ou façons d'occuper le space. Neantmoins parce que le style obscur d'Aristote peut servir comme d'asyle à toutes les opinions de l'Ecôle; il semble que si l'on veut sçavoir au vray ce qu'il a cru de ces Formes, on doit s'en rapporter à ses anciens Sectateurs, qui avoient

1. Phys. c. 8. n. 8.

ſans doute mieux penetré dans ſes ſentimens, que n'ont depuis fait les Scholaſtiques. On a toûjours eu du reſpect pour les eſcrits de Boëce, & l'autorité de cet illuſtre Ariſtotelicien, qui mourut ſi glorieuſement pour la Foy ſous un Prince heretique, n'a jamais paſſé pour ſuſpecte dans l'Egliſe : Cependant il a dit dans ſon Livre de la Trinité, que *les formes des corps* n'eſtoient point *des vrayes formes*, mais ſeulement *des figures & des images* ; ayant pris aſſûrément dans les ſens naturel les Noms de μόρφη & εἶδος, qu'on trouve ſi ſouvent dans les eſcrits d'Ariſtote. Le texte eſt long, mais il eſt beau, & il peut donner un grand éclairciſſement à ce diſcours.

„ La Doctrine ſpeculative, „ dit-il, eſt diviſée en trois par- „ties : la premiere deſquelles, „ qui eſt *la ſcience naturelle*, n'eſt „ pas une ſcience *abſtraite*, par- „ ce qu'en traitant *du mouvement*, „ elle conſidere *les Formes corpo-* „ *relles* avec *la Matiere*, ſans quoy „ *les corps*, c'eſt à dire, *les choſes* „ *mobiles* ne ſçauroient exiſter. „ Car ce ſont ces corps, ou ces „ Formes jointes à la Matiere, „ qui reçoivent le mouvement ; „ comme quand la Terre eſt „ pouſſée en bas, & le Feu en „ haut. La ſeconde partie, qui „ eſt *la Mathematique*, ne traite „ pas du mouvement comme la „ premiere, & n'eſt pourtant pas „ une ſcience *abſtraite* : car elle „ contemple *les formes* ou *figures* „ *corporelles*, dont elle meſure *la*

quantité ; bien qu'elle ne s'ar-„
rête point à en conſiderer le„
mouvement , & que ces For-„
mes ou figures ne puiſſent pas„
étre ſans la Matiere. Enfin la„
troiſiéme partie , qu'on nom-„
me *la Theologie* , eſt une con-„
noiſſance *abſtraite* & élevée au„
deſſus de tout ce qui peut étre„
imaginé : car *la ſubſtance de Dieu* „
qu'elle a pour objet , eſt une„
ſubſtance tout-à-fait *immateriel-* „
le & *immobile.* Si bien que dans„
la ſcience naturelle on ſe ſert„
du raiſonnement , c'eſt à dire du„
pouvoir qui eſt en nous de re-„
chercher les cauſes naturelles„
des choſes ſenſibles : dans la„
Mathematique on a beſoin *de* „
l'imagination , & *de la memoire* , „
ou puiſſance de conſerver les„
images : mais dans la Theolo-„

» gie, *l'entendement* seul est ne-
» cessaire, c'est à dire la faculté
» de concevoir ce qu'on ne peut
» imaginer. Il n'y faut point se
» tourner vers *les images*, que
» nous presente la phantaisie;
» mais contempler *une Forme*, qui
» est veritablement *Forme*, & non
» pas image: qui est *l'étre* même,
» & la cause de l'étre de toutes
» choses: car c'est *la Forme*, qui
» fait que les choses sont ce qu'el-
» les sont. Ce n'est pas *le cuivre*
» qui fait *la statuë*, c'est *la forme*
» ou *figure* qu'on donne à ce cui-
» vre, qui le fait étre la represen-
» tation d'un animal. Ce n'est
» pas aussi *la Terre*, qui fait le
» cuivre, c'est *la figure du cuivre*,
» qui est dans cette Terre. En-
» fin ce n'est pas *la Matiere pre-*
» *miere*, qui constituë *la nature de*

la Terre ; mais bien *la ſechereſſe* „
& *la peſanteur*, qui en ſont *les* „
Formes. Ce n'eſt donc pas *la Ma-* „
tiere, mais *la Forme*, qui conſti- „
tuë l'étre des choſes. Mais la „
ſuſtance de Dieu eſt une *forme* „
ſans matiere, elle eſt *une* & *indi-* „
viſible ; elle eſt enfin ce qu'elle „
eſt. Car les autres choſes ne „
ſont pas ce qu'elles ſont ; mais „
leur *eſſence* dépend des *parties* „
qui les compoſent. Ainſi ce „
qui n'eſt pas Dieu, eſt *cela* & *ce-* „
la, c'eſt à dire il eſt *ſes parties* „
jointes enſemble : mais il n'eſt „
pas ſeulement *cela*, ou cela. „
Ainſi *l'homme terreſtre* qui eſt „
compoſé *d'un eſprit*, & *d'un* „
corps, en l'un & l'autre tout en- „
ſemble ; mais non pas l'un ou „
l'autre ſeparément : Et ce n'eſt „
pas expliquer *l'eſſence*, d'une „

„ choſe, que de ne déſigner en
„ elle, que ſa partie. Mais on
„ n'en dit pas de même de Dieu:
„ il n'eſt pas *cela* & *cela*, luy qui
„ n'a point de parties: ſeulement
„ il eſt ce qu'il eſt. D'où vient,
„ qu'il eſt le plus fort & le plus
„ beau de tous les étres: parce
„ que pour exiſter, il n'a beſoin
„ de rien autre choſe, que de
„ ſoy-même. Par la même raiſon
„ il eſt *un* & *indiviſible*, parce
„ qu'il n'y a en luy ny *nombre*,
„ ny rien autre choſe, que ce
„ qu'il eſt. Car étant une *vraye*
„ *forme*, & une forme abſtraite,
„ il ne ſçauroit devenir *le ſujet des*
„ *accidens*: parce que cela repu-
„ gne à la nature des formes ab-
„ ſtraites. Que ſi les autres for-
„ mes ſont le ſujet des accidens
„ (comme *l'humanité*, qui eſt la
forme

Forme de l'homme, eſt le ſujet,,
de tout ce qui arrive à l'hom-,,
me, c'eſt à cauſe que ces For-,,
mes ſont unies à *la Matiere.*,,
Car lors que cette Matiere,,
qui eſt le ſujet de *l'humanité*,,
reçoit quelque accident, il,,
ſemble que c'eſt l'humanité qui,,
le reçoit. Mais *la Forme*, qui eſt,,
ſans Matiere, ne ſçauroit devenir,,
le ſujet des accidens, ny étre,,
dans la Matiere comme ſa For-,,
me, parce qu'elle ne ſeroit,,
point une *vraye Forme*; mais,,
une *image* ou *figure*. Car c'eſt,,
de ces *Formes ſans Matiere*, qu'on,,
a emprunté le nom, qu'on don-,,
ne aux *Formes*, qui ſont *dans*,,
la Matiere; & qui conſtituent,,
l'étre des corps. Et c'eſt abuſer,,
des termes, que d'appeller *For-*,,
mes ces *figures* ou *images*, ſous,,

„ leſquelles paroiſſent les corps:
„ parce que c'eſt leur donner
„ un nom qui ne convient pro-
„ prement, qu'aux Formes
„ abſtraites & ſeparées de la
„ Matiere.

Nam quùm tres ſint ſpeculativæ partes, naturalis, in motu, abſtracta, ἀνεπιξαίρετον, id eſt inſeparabilis: conſiderat enim corporum formas *cum* materiâ, *quæ à corporibus actu ſeparari non poſſunt, quæ corpora in motu ſunt, ut quùm terra deorſum, ignis ſurſum fertur, habetque motum* forma *materiæ conjuncta. Mathematica ſine motu, inabſtracta: hæc enim* formas corporum *ſpeculatur ſine materiâ, ac per hoc ſine motu; quæ formæ cum in materiâ ſint, ab ea ſeparari non poſſunt. Theologica, ſine*

motu , abſtracta atque ſeparabilis : nam Dei ſubſtantia & materiâ , & motu caret. In naturalibus igitur rationaliter , in mathematicis diſciplinaliter , in divinis intellectualiter verſari oportebit , neque diduci ad imaginationes , *ſed potius ipſam inſpicere* formam , *quæ verè* forma , *nec* imago *eſt* ; *& quæ* eſſe ipſum *eſt , & ex quâ* eſſe *eſt. Omne namque* eſſe ex forma *eſt. Statua enim non ſecundùm æs , quod eſt materia , ſed ſecundum formam , quæ in eo inſignita eſt , effigies animalis dicitur. Ipſumque æs non ſecundùm terram , quod eſt ejus materia, ſed dicitur ſecundùm* æris figuram. *Terra quoque ipſa non ſecundùm informem materiam , κατὰ τὴν ὕλην dicitur ; ſed ſecundùm* ſiccitatem, gravitatémque,

quæ ſunt formæ. *Nihil igitur ſecundùm materiam eſſe dicitur, ſed ſecundum propriam formam. Sed divina ſubſtantia* ſine materia forma *eſt, atque ideò* unum *eſt,* & id quod eſt. *Reliqua enim non ſunt id quod ſunt: unumquodque enim habet eſſe ſuum ex his ex quibus eſt, id eſt ex partibus ſuis; & eſt* hoc *atque* hoc, *id eſt*, partes ſuæ conjunctæ, *ſed non* hoc, *vel* hoc *ſingulariter; ut cum homo terrenus conſtet ex animâcorporéque, corpus &, anima eſt, non vel corpus vel anima: in parte igitur non eſt id quod eſt. Quod verò non eſt ex hoc atque hoc, ſed tantùm eſt hoc, illud verè eſt id quod eſt: & eſt pulcherrimum, fortiſſimumque: quia nullo nititur. Quocirca hoc verè unum, in quo nullus numerus, nullum in*

eo aliud præterquam id quod eſt. Nec enim ſubjectum *fieri poteſt, forma enim eſt.* Formæ *verò* ſubjectæ *eſſe non poſſunt : nam quòd cæteræ* formæ ſubjectæ accidentibus *ſint, ut.* humanitas, *non ita accidentia ſuſcipit, eò quòd ipſa eſt, ſed eò quod* materia ei ſubjecta *eſt. Dum enim* materia ſubjecta humanitati *ſuſcipit quodlibet accidens, ipſa hoc ſuſcipere videtur humanitas.* Forma *verò quæ eſt* ſine materiâ *non poterit eſſe* ſubjectum, *nec verè* ineſſe materiæ ; *neque enim eſſet* forma, *ſed* imago. *Ex his enim* formis, *quæ præter* materiam *ſunt, iſtæ* formæ *venerunt, quæ ſunt* in materia, *&* corpus efficiunt. *Nam cæteras, quæ in corporibus ſunt, abutimur,* formas *vocantes, dum* imagines *ſunt.*

Aſſimilantur enim formis iis, quæ non ſunt in materiâ conſtitutæ. Boët. *de Trin. cap.* 2.

Il n'eſt rien dans tout ce paſſage qui faſſe pour l'opinion de l'Ecôle touchant les Formes materielles. Les noms de *Figure* & *d'Image*, dont cet Auteur ſe ſert pour les diſtinguer de ces autres formes, auſquelles ſeules il dit que convient proprement le nom de *Formes*; font voir clairement, qu'il ne les croyoit pas des ſubſtances réellement diſtinctes de la Matiere. D'ailleurs il ne dit pas, que *l'eſprit* ſoit *la Forme du corps humain*, comme il eſt dit dans le Concile tenu à Vienne ſous Clement V. mais il dit que cette Forme eſt *l'humanité*; ſe ſervant de ce nom

Clem. un. § porro. de ſumma Trinit.

abſtrait, pour ſignifier peut-étre l'union de l'eſprit, & du corps dans l'homme. Veritablement il ne nie pas que *cet eſprit* ſoit *une Forme*; mais il nie, qu'il ſoit *la Forme du corps* : car il dit, que la *Forme* qui eſt *ſans Matiere*, ne peut pas étre dans la Matiere comme ſa Forme, *non poterit ineſſe materiæ*; parce qu'elle ne ſeroit point une *vraye Forme*, c'eſt à dire une Forme abſtraite, mais *une image*, ou figure : *neque enim eſſet forma, ſed imago.* Ainſi il ſemble qu'il ait voulu dire que dans l'homme *l'eſprit* n'eſt pas à l'égard de la Matiere, ce que *la forme materielle* eſt à l'égard de ſon *ſujet*; mais bien ce que dans un compoſé une partie eſt à l'égard de l'autre partie.

On pourroit examiner icy deux choſes, qui peuvent faire quelque difficulté dans ce paſſage. Premierement ſi cette opinion de Boëce touchant *la Forme*, & *l'eſprit de l'homme* eſt contraire à la deciſion du Concile de Vienne; & en ſecond lieu ſi cét Auteur a été de l'opinion de ces Peres, qui ont crû *que les Anges avoient des corps:* car il dit *que tout ce qui n'eſt pas Dieu eſt compoſé de differentes parties.* Ce que peut-étre il n'auroit pas avancé en termes ſi generaux, s'il eût penſé que les Anges étoient des purs eſprits & des ſubſtances tout-à-fait ſeparées de la Matiere. Mais on ne s'arrêtera pas à cette Critique, qui ne fait rien au ſujet des Formes ſubſtantielles; parce qu'on n'a

rapporté ce paſſage de Boëce, que pour faire voir que l'opinion de l'Ecôle touchant ces Formes ne doit point paſſer pour une opinion d'Ariſtote, puiſqu'elle eſt condamnée ſi expreſſement par un des plus ſçavants Sectateurs de ce Philoſophe, qui nous a laiſſé de ſi beaux Commentaires ſur ſes eſcrits.

Des Accidens du pain & du vin, qui demeurent dans l'Euchariſtie.

Mais s'il n'y a pas lieu de penſer, qu'Ariſtote ait cru que *ces Formes* étoient *des ſubſtances*, comme diſent les Scholaſtiques ; il eſt encore moins vray, qu'il ait cru, que les *accidens fuſſent quelque choſe de réel, capable d'exiſter ſans les ſubſtances.* „ Il dit même que cela eſt ab-„ ſurde : ſi toute-fois, adjoûte-„ t'il, on doit appeller abſurde

„ ce qui eſt impoſſible. Car il
„ n'y a que les ſubſtances, qui
„ ſoient réellement diſtinctes
„ les unes des autres, & qui
„ puiſſent exiſter ſeparément :
„ toutes les autres choſes n'é-
„ tant que les modes ou façons
„ d'étre, que nous concevons
Phyſic. 1. 6. 4. „ dans les ſubſtances. Εἰ δεῖ ἄτοπον λέγειν τὸ ἀδύνατον. ὑδὲν γὰρ τῶν ἄλλων χωρισὸν ὅτι παρὰ τὴν ὐσίαν. Πάντα γὰρ κατ' ὐσίας ὑποκειμένου λόγεται τῆς ὐσίας.

Ce texte eſt formel, & la raiſon en eſt evidente : parce que nous pouvons conclure, que deux ſubſtances ſont réellement diſtinctes l'une de l'autre ; de cela ſeul, que nous en pouvons concevoir une clairement & diſtinctement ſans penſer à l'autre. Mais nous ne re-

marquons pas la même distinction entre *l'accident*, *mode*, *ou façon d'être*, & *la substance*, qui en est *le sujet*. Car nous appercevons clairement *la substance* sans penser *à l'accident* : mais nous ne sçaurions avoir reciproquement une idée du même *accident*, sans penser à *la substance*. D'où vient que nous disons, qu'il n'y a entre l'accident ou mode, & la substance, qu'une *distinction modale*, parce que *la distinction réelle* n'est qu'entre les substances. Neantmoins on s'est avisé dans l'Ecôle de distinguer *les modes* des *accidens*; & de dire que les accidens étoient réellement distincts des substances; mais que les modes n'en étoient distincts que par une distinction modale. Mais

ces Docteurs s'embarrassent merveilleusement, quand ils veulent expliquer cette pretenduë difference entre les accidens & les modes. Car ils disent, par exemple, que la couleur est un accident, & le mouvement un mode, comme si la couleur dependoit moins du sujet que le mouvement. Bien plus, quelques-uns d'entre eux rejettent même l'existence des modes, & n'admettent que celle des accidens, qu'ils reconnoissent réellement distincts des substances. Et parce qu'ils ne peuvent pas dire que le mouvement est réellement distinct du corps mobile, ils disent tacitement, qu'il n'est rien.

Mais toutes ces opinions

ſi éloignées de la maniere de concevoir les choſes clairement & diſtinctement, ne ſe ſont multipliées dans l'Ecôle, que parce que les premiers Theologiens Scholaſtiques ont crû que *les eſpeces du pain & du vin*, qui demeurẽt dans l'Euchariſtie, étoient des accidens réels, qui ſubſiſtoient miraculeuſement tous ſeuls, aprés que la ſubſtance, à laquelle ils étoient attachés, étoit oſtée. Au lieu que s'ils euſſent connû la nature des accidens, ils euſſent jugé que lors que dans le Concile de Trente il eſt dit, *Qu'il ſe fait une converſion de toute la ſubſtance du pain en la ſubſtance du Corps de noſtre Seigneur* JESUS CHRIST, *demeurant ſeulement l'eſpece du pain*: on ne

doit entendre par *l'espece du pain*, que *la superficie* de ce corps, c'est à dire, *ce terme* que l'on conçoit étre *moyen* entre châcune de ses particules, & les corps, qui les environnent, qui n'a point d'autre *entité*, que *la modale*, c'est à dire, qui n'est rien autre chose que la façon d'étre de ce corps. Au moyen de quoy ils eussent compris que *la Transubstantiation*, le Corps de JESUS CHRIST étant contenu sous cette même *superficie*, sous laquelle étoit le pain, il doit faire sur nos sens les mêmes impressions, que feroit le pain, s'il étoit encore present : quoy que neantmoins il ne soit pas là comme proprement dans un lieu, mais *Sacrementalement*, comme disent les Theologiens;

c'eſt à dire d'une maniere, qui eſt poſſible à Dieu, mais ineffable & incomprehenſible aux hommes, & que le Concile de Trente n'a pas oſé expliquer. Ainſi ils euſſent parlé de l'apparitiõ de *ces eſpeces Sacramentales*, de la même façon que Monſieur Rohault en parle dans ſes Entretiens, & M^r^ Deſcartes dans ſes Réponſes aux quatriémes objections. Et il y a de quoy s'étonner qu'on veuille condamner aujourd'huy une Doctrine, qui eſt ſi claire, ſi intelligible, & ſur tout ſi orthodoxe; que lors que ces mêmes réponſes furent leuës dans une aſſemblée de la Sorbone par l'Auteur même des objections, elles y reçûrent une approbation generale, bien loin qu'on

les censurât : ce que sans doute on n'auroit pas manqué de faire, si on y eût pû remarquer des sentimens contraires à ce que l'Eglise nous enseigne. Mais les Scholastiques ayment si fort leurs préjugés, que bien loin de les rejetter ; au contraire ils ne manquent jamais d'interesser la Religion, & la Theologie pour les défendre.

Neantmoins il y a sujet d'esperer, qu'on reconnoîtra tost ou tard, que l'opinion des nouveaux Philosophes touchant les Accidens, Modes, ou façon d'étre est non seulement raisonnable, & ne donne point d'occasion, ny de pretexte de s'éloigner des verités de la Foy ; mais même qu'elle s'accommode plus à la creance de l'E-

gliſe , & la rend plus concevable , pour ainſi dire. Peut-étre auſſi qu'on fera le meſme jugement de l'autre opinion touchant les beſtes , & qu'on rendra juſtice à la memoire de Mr Deſcartes , qui a crû qu'elles ne penſoient point , & n'étoient rien autre choſe que des machines. Car on doit confeſſer, que ſi bien cette opinion n'eſt pas ſi certaine qu'on ne la puiſſe revoquer en doute , elle eſt au moins avantageuſe à la Religion Chrétienne : puiſque ceux qui ſont perſuadés que *la penſée* eſt ce qui diſtingue le plus les hommes d'avec les beſtes , reconnoiſſent auſſi qu'elle n'eſt point un attribut du corps ou de la choſe étenduë ; mais un attribut de l'eſprit ou de la ſub-

ſtance indiviſible : & ainſi qu'il y a une diſtinction réelle entre nôtre ame qui eſt un étre qui penſe, & nôtre corps : au moyen de quoy conſiderant que de la diviſion & corruption de ce corps il ne s'enſuit pas neceſſairement la mort de nôtre ame, ils conçoivent l'eſperance d'une ſeconde vie aprés la mort. Cette opinion eſt traitée d'une maniere fine & delicate dans le ſecond Entretien de Monſieur Rohault : & l'on finira ce diſcours par quelques obſervations qu'on a trouvé bon d'y faire.

De l'ame des bêtes

On dit communément, que *l'homme* eſt *un animal raiſonnable* ; & *la beſte un animal ſans raiſon* : comme ſi la ſeule puiſſance de raiſonner faiſoit toute la

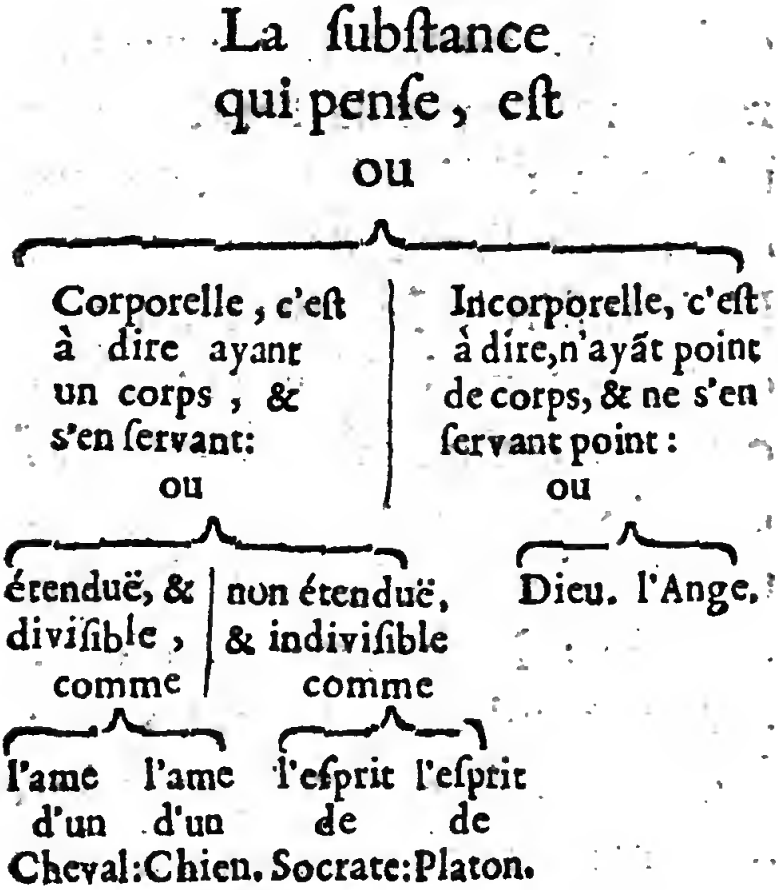
lifference de l'homme & de la
)eſte. La cauſe pourquoy on a
:ommunément cette opinion,
:ſt parce que la reſſemblance
qui eſt entre la pluſpart de nos
actions & celles des beſtes, nous
a bien donné occaſion de juger
qu'elles agiſſent par le moyen
d'une ame qui a des ſentimens
& des paſſions comme la nôtre:
mais auſſi le défaut de la paro-
le, de la politique, & de la
Religion, que nous avons toû-
jours remarqué en elles, nous
a donné ſujet de croire, qu'el-
les n'agiſſent point par un prin-
cipe raiſonnable & volontaire,
mais ſeulement par un inſtinct.
Nous avons été confirmés dans
cette creance par la lecture
des Livres ſacrés, où non ſeu-
lement il n'eſt pas dit d'elles,

comme du premier homme, *que Dieu en les creant les forma à son image & ressemblance*; mais au contraire il est dit, *que l'homme, qui avoit été creé avec l'avantage de ressembler à son Createur, avoit ensuite perdu cet avantage par le peché, & étoit devenu semblable aux bestes*: & Dieu nous y advertit de faire sa volonté, *de peur que le peché nous rende semblables au Cheval & au Mulet, qui n'ont point d'entendement.* Si bien que dans la Religion, que nous professons, nous sommes obligés de croire comme un Article de Foy, ce que nous n'avions pû que conjecturer par la raison naturelle. Car on n'a jamais vû clairement tout ce qui se passe dans l'interieur des bestes: mais

on a ſeulement obſervé deux choſes : la premiere , que jamais , ſi ce n'eſt par hazard, elles ne répondent ny de paroles, ny même par ſignes à propos de ce dont on les interroge : & l'autre , que bien que ſouvent les mouvemens qu'elles font , ſoient plus reguliers & plus certains , que ceux des hommes les plus ſages , elles manquent neantmoins en pluſieurs choſes, qu'elles devroient faire pour nous imiter plus que ne feroient les plus inſenſez. Mais cela s'appelle conjecturer par les choſes qu'on voit , celles qu'on ne voit pas : & la Philoſophie n'auroit trouvé aucune certitude en toutes ces conjectures , ſi la Religion ne luy fût venuë au ſecours.

Neantmoins cette même Religion n'a pas encore decidé ſi *le ſentiment* eſt un Mode du corps ou de l'eſprit. Cette reſſemblance, que nous avons remarquée entre la plus-part de nos actions & celles des beſtes, eſt cauſe, que nous ſommes tous quaſi naturellement portés à croire que les beſtes ſont capables de ſentiment & de paſſion, & qu'elles font entendre par pluſieurs ſignes leur colere, leur crainte, leur amour, leur joye, leur douleur, &c. D'où vient, que la Religion jointe à nos conjectures nous ayant obligés de croire, que l'ame des beſtes étoit corporelle ſuivant ce paſſage : *Anima eorum in ſanguine eſt* : il y a eu des Philoſophes, qui ont crû, qu'il y avoit des

penſées purement corporelles; & qu'il ne repugnoit pas à la nature de la ſubſtance étenduë de penſer. Voicy comme parle un d'entre eux dans les ſeptiémes objections contre les Meditations de Mr Deſcartes.



Monſieur Deſcartes en ſa reſponſe à ces objections dit, que cette opinion de la diviſibilité de la ſubſtance qui penſe, ſemble étre tres dangereuſe, & fort contraire à la Religion Chrétienne; à cauſe que tandis, qu'un homme ſera dans cette opinion, jamais il ne pourra reconnoître par la force de la raiſon la diſtinction réelle qui eſt entre l'ame & le corps. Mais Juſtin le Martyr n'eſt pas du ſentiment de Monſieur Deſcartes : car en répondant aux queſtions que les Payens propoſoient aux Fidelles de ſon ,, ſiecle : Nous avons, dit-il, ,, deux facultés de percevoir les ,, choſes, *le ſens*, & l'entende- ,, ment: & il y a autant de diffe- ,, rence entre les actions du ſens,

ſens, & celles de l'entende-„
ment, qu'il y en a entre leurs„
objets. Car il eſt certain que„
le ſens ne ſçauroit percevoir„
tout ce que l'entendement„
conçoit. Or les facultés ſont„
les attributs des ſubſtances, en„
ſorte que les ſubſtances ſont„
diſtinguées par leurs facultés.„
Il faut donc qu'il y ait deux„
ſortes de ſubſtances, dont l'une„
a la faculté de ſentir, & l'autre„
de concevoir : & ſi cela eſt, il„
s'enſuit que l'entendement ou„
faculté de concevoir eſt l'at-„
tribut de la ſubſtance ſpirituel-„
le, & le ſens l'attribut du corps.„
Δύο εἰσὶν ἐν ἡμῖν καταληπτικαὶ τῶν πραγμάτων δυνάμεις, ἥτε αἴσθησις, καὶ ἡ νόησις. ὧν αἱ ἐνεργείαι τοσαύτῳ ἀλλήλων διαφέρουσιν, ὅσῳ τὰ ὑπὸ διαφορὰ κατα-

λαμβανόμενα μὴ δυνάσθαι καταλαμβάνεσθαι ὑπὸ τοῦ ἑτέρου. ἀλλ' ὅτι σὺ πᾶσαν δυνάμεις οὐσιὰν εἶναι δυνάμεις, διὰ τοῦτο ἀνάγκη εἶναι δύο οὐσίας δύο, ὧν τῆς μὲν ἴδιον τὸ αἰσθάνεσθαι, τῆς δὲ τὸ νοεῖν. ἀλλ' εἰ τοῦτο, ἔστιν ἄρα οὐσία τις ἀσώματος, ἧς ἴδιον ὑπάρχει τὸ νοεῖν, ὥσπερ τὸ αἰσθάνεσθαι τῷ σώματι. Just. *in quæst.* 1. *resp.* 3.

Le sens est donc corporel suivant l'opinion de ce Pere, qui semble prouver par ce moyen la distinction de l'ame & du corps. Toute-fois en bonne Philosophie ce raisonnement n'est pas une démonstration. Epicure auroit répondu que *le sens & l'entendement* ne sont pas des facultés essentiellement differentes, que *les perceptions du sens* sont *des pensées confuses*, &

que celles *de l'entendement* ſont *des penſées claires, & diſtinctes:* Mais il auroit toûjours ſoûtenu que toutes *les penſées* ſont *corporelles* : ce que ce Pere n'auroit pû refuſer d'avouër, tandis qu'il ſe ſeroit perſuadé que *le ſens* eſt *l'attribut du corps.*

Saint Auguſtin avoit connû cette verité. Outre les paſſages, qui ſont cités par l'Auteur de *l'Art de penſer*, au chapitre 8. de la premiere partie, & par les autres Sectateurs de Monſieur Deſcartes : on peut lire la troiſiéme de ſes Lettres, où il dit, que les cinq *ſens* ne peuvent étre ny ſans *l'ame*, ny ſans *le corps* : parce qu'il n'appartiënt qu'à ce qui eſt *vivant* de *ſentir*, que *l'ame* eſt *vivante dans le corps*, des membres

duquel elle se sert, comme d'instrumens, *quasi vasis & organis*, pour *sentir*. Ce qui est la même chose que ce que dit Ciceron dans un passage qui est rapporté par le même Auteur de *l'Art de penser*, ch. 10. partie premiere. On peut aussi lire la Lettre 28. que le même S. Augustin escrit à S. Hierôme, où il fait voir, que ce n'est point *par une presence locale, & diuisible*, que *nostre ame* est presente en toutes les parties du corps, qu'elle anime; mais bien *par une certaine presence de vie*, & de sensibilité, *quadam vitali intentione*: parce qu'autrement toute cette ame ne sentiroit pas, comme elle sent, l'impression des choses sensibles, qui ne se fait que

ſur une partie du corps. Car en effet, continue-t'il, lors que quelque choſe vient à toucher en un poinct imperceptible la chair vive ; comment toute l'ame ſentiroit-elle cette impreſſion, ſi elle étoit corporelle & diviſible ? Cette impreſſion ne s'étend pas dans les parties du corps : elle ne ſe ſent que dans l'endroit, où elle eſt reçuë : d'où vient donc, que toute l'ame ſent ce qui ne ſe fait pas dans tout le corps, ſi ce n'eſt parce que toute l'ame eſt preſente en cette partie ſans pour cela ceſſer de l'étre dans les autres ? *Nam cùm exiguo puncto in carne vivâ aliquid tangitur, quamvis locus ille non ſolùm totius corporis non ſit, ſed vix in corpore videatur ; animam*

tamen totam non latet : neque id quod sentitur, per corporis cuncta discurrit, sed ibi tantum sentitur ubi fit. Vnde ergo ad totam mox pervenit, quod non in toto fit, nisi quia & ibi tota est ubi fit, nec ut tota ibi sit, cætera deserit. Donc selon l'opinion de ce Pere, ce n'est pas nostre corps, qui sent, mais nostre ame, & cette ame est incorporelle, & indivisible. Si bien que si l'ame des bestes n'est pas de même nature que la nôtre, il faut necessairement les croire *insensibles* : si ce n'est, qu'on prenne le mot de *sentir* dans une signification équivoque : car il signifie dans l'homme non seulement *l'agitation* qui se fait dans les organes des sens par la presence des objets,

mais encore *cette idée confuſe*, que l'ame reçoit à l'occaſion de cette impreſſion : Mais il ſemble qu'il ne peut ſignifier dans les beſtes rien autre choſe, qu'une pareille agitation qui ſe fait dans leurs organes.

Enfin, ſi on ne ſuppoſe dans les beſtes *une ame ſpirituelle* comme la noſtre, qui ſoit *le principe de leurs actions* ; on doit conclure, qu'elles ſont incapables non ſeulement de *ſentir*, mais encore de ſe mouvoir. Car la nature *du corps* ne conſiſtant qu'en *l'étenduë en longueur, largeur & profondeur*, on comprend bien que cette étenduë eſt diviſible, & que ſes parties ſont capables du mouvement : mais on comprend auſſi qu'un corps en particulier n'eſt

pas capable de ſe mouvoir ſoy-même, ny de mouvoir un autre corps, ſinon entant qu'il eſt déja meu ; & que *le principe du mouvement* n'appartient qu'à *la ſubſtance ſpirituelle*, c'eſt à dire à *l'infinie*, qui eſt *Dieu*, & qui ſeule a pû *imprimer le premier mouvement* au corps : ou à *la finie*, comme eſt *noſtre ame*, qui eſt ſeulement capable *de déterminer le mouvement*, qui eſt déja.

Car il n'y a que Dieu, qui puiſſe faire, qu'une choſe, qui n'eſt point, ſoit, ou exiſte. Il eſt vray qu'on ne ſçauroit dire ouvertement, que les beſtes quand elles marchent, ne ſe meuvent point elles-mêmes, ſans s'expoſer à la riſée du Vulgaire. Mais ceux qui veulent

connoître la verité, doivent ſe défier des opinions, dont ils ont été ainſi prévenus dés leur enfance; & les Scholaſtiques ne doivent pas ignorer, qu'Ariſtote leur Maître avoit entrevû cette verité devant les nouveaux Philoſophes. Si un animal, dit-il, qui étoit en repos, vient à ſe mouvoir & à marcher, il ſemble que rien ne le meut, mais qu'il ſe donne luy-même ce mouvement. Toutefois cela n'eſt pas vray : Car nous voyons une perpetuelle agitation dans ſes parties interieures ; & il n'y a pas d'apparance, que l'animal en ſoit la cauſe ; mais elle luy vient peut-étre de ce qui luy eſt au dehors, & qui l'environne. ἀρε- μοδν γὰρ πεφυκεν, μετὰ ταῦτα

βαδίζει, κινήσαντος τῶν ἔξωθεν ἀδύνατος, ὡς δοκεῖ. Τοῦτο δ' ὄχι ψευδής. ὁρῶμεν γὰρ ἀεί τι κινούμενον ἐν τῷ ζωῷ τῶν συμφύτων. τούτου δὲ τῆς κινήσεως οὐκ αὐτὸ τὸ ζῶον αἴτιον, ἀλλὰ τὸ περιέχον ἴσως. *lib.* 8. *Phys. c.* 2. *n.* 7.

Il y auroit encore une infinité de choſes à dire ſur ce ſujet; mais c'eſt trop long-temps priver les Lecteurs du plaiſir de lire ces Entretiens, dont le ſtyle familier & enjoüé les divertira beaucoup plus, que le ſerieux, & le dogmatique.

ENTRETIENS

ENTRETIENS SUR LA PHILOSOPHIE, PAR Mr. ROHAULT.

Premier Entretien.

ENCORE que Mr N. ait fait de fort bonnes études, tant dans les Humanités que dans la Philoſophie & la Theologie, neantmoins il ne s'eſt gueres mis en peine de cultiver ces deux ſciences depuis que la mort de ſon aîné l'a obligé à quitter la Soutane, & luy a fait prendre l'Eſpée pour ſoûtenir l'éclat de ſa maiſon. Ainſi

quoy que nous nous ſoyons pluſieurs fois rencontrés enſemble dépuis quelques années que j'ay l'honneur de le connoître, il ne luy eſt jamais arrivé de me parler de Philoſophie que deux fois, qui furent Jeudy & Vendredy derniers dans deux viſites qu'il me rendit. Nous eumes là deſſus un aſſés long entretien ; & comme j'ay jugé, qu'il pourroit ſervir à éclaircir quelques difficultés, que l'on propoſe en ce temps ici, à l'occaſion de la Philoſophie, cela me fait réſoudre à en mettre promptement ſur le papier les principaux poincts avant que quelque choſe de conſiderable puiſſe échaper de ma memoire, & à m'en faire à moy-même le

recit pour ne perdre pas le fruit d'une ſi utile, & agréable Converſation.

J'étois donc Jeudy dernier dans mon Cabinet lorſque Mr N. m'aborda avec ſes civilités ordinaires. Il ne ſe fut pas plûtôt aſſis, que voyant ſur ma Table une Montre qu'un des meilleurs Horlogeurs de cette Ville avoit faite. Il prit de là occaſion de parler de l'induſtrie des Ouvriers ; où il s'étendit fort ſur les loüanges du Roy, & de ſes Miniſtres, qui font paroître beaucoup de paſſion pour la perfection des Arts, & pour les faire fleurir dans le Royaume. Mais, dit-il, les ſciences n'ont pas un ſort ſi heureux, & les Philoſophes ne me ſemblent pas ſi raiſonna-

bles que les Artiſans : car les habiles d'entre ceux-cy qui font quelques nouvelles découvertes, les propoſent hardiment ſans craindre l'envie de ceux de leur profeſſion ; au lieu qu'un Philoſophe n'oſeroit entreprendre d'ajoûter rien de nouveau à ce qu'on a ſçû par le paſſé, qu'il ne s'expoſe à la jalouſie & quelque-fois à la perſecution de ſes ſemblables. C'eſt une choſe que j'ay reconnuë il y a bien long-temps, & dont j'ay eu encore hier des nouvelles preuves ; m'étant laiſſé dire dans une Compagnie, où je me rencontray chez Monſieur le Preſident N. qu'il y avoit certaines perſonnes qu'on tient avoir beaucoup de mérite & de capacité, leſ-

quelles par un zele de Religion, ſe ſont mis dans l'eſprit de faire condamner cette Philoſophie, qu'on appelle Nouvelle : & comme je ſçay que vous avez quelque intereſt en cecy, je voudrois bien ſçavoir, ce que vous penſés de la préſomption de ces Meſſieurs, & ſi vous n'apprehendés point que la Sorbonne voulût les écouter, & qu'il ſe trouvât dans vôtre nouveau Traité de Phyſique quelque propoſition qui fût ſujette à ſa Cenſure.

Pour ce qui eſt de la prétention de ces Meſſieurs, je ne puis pas deviner, luy diſ-je, quel ſuccés elle aura ; cela dépend de certaines circonſtances qu'il eſt mal-aiſé de prévoir, & dans ces ſortes d'affai-

res, où il y a ſouvent plus de chaleur que de raiſon, comme la moindre choſe eſt capable de les faire reüſſir, la moindre auſſi les peut faire renverſer; & même il ne me ſeroit pas fort étrange, ny fort nouveau que des perſonnes zelées, qui penſent bien faire, & qui ont quelque credit, fiſſent tous leurs efforts pour venir à bout de leurs deſſeins. Mais pour la Cenſure, dont vous me parlés, j'ay trop bonne opinion de ceux qui la pourroient diſcerner, pour avoir ſujet de la craindre. Car dans ce grand nombre de Docteurs, qui compoſent au jourd'huy la Sorbonne, il s'en trouve pluſieurs qui non ſeulement ſont gens d'eſprit, mais avec

cela ils ont beaucoup de ſageſſe & de moderation. Or ces qualités me defendent de croire que cette Compagnie, voulût faire précipitamment une choſe de ſi grande conſequence, & qui retomberoit en quelque ſorte ſur elle-même; puiſque y ayant plus de 25. ans, que ces Principes, qu'on appelle Nouveaux, ſe publient dans toute l'Europe, & l'un des principaux Livres qui les contienent étant même dedié à la Sorbonne, & imprimé à Paris, il ſeroit bien étrange ou que ces Meſſieurs n'euſſent rien ſçû d'une choſe auſſi celebre que celle-là; ou qu'il leur eût falu tout ce temps-là pour reconnoître que ces Principes étoient dangereux à la

Religion. Dailleurs la Faculté de Theologie ne ſe meſle que des choſes qui regardét la Foy ; & je penſe avoir pris toutes les précautions neceſſaires pour ne pas manquer de ce coſté-là : Car non ſeulement je n'ay pas traité des queſtions qui regardent en quelque façon que ce ſoit les Myſteres de la Foy ; mais je me ſuis même abſtenu de traiter d'aucunes de celles, où les Philoſophes prenent la liberté de decider du pouvoir de Dieu : De ſorte que pour ne pas faire un autre perſonnage que celuy de ſimple Phyſicien, j'ay ſeulement traité des choſes comme elles ſont dans leur Eſtre ordinaire & naturel. J'en ay fait d'abord une declaration bien expreſſe, que j'ay eu mê-

me ſoin de repeter en deux ou trois endroits ſelon que l'occaſion s'en étoit preſentée : & j'ay dit que je laiſſois aux Theologiens à nous dire ce que les choſes pourroient étre dans un état extraordinaire & ſurnaturel. Vous avés bien fait d'en uſer de la ſorte, me dit Monſieur N. car on n'eſt pas tenu de dire toutes les verités, & il n'eſt pas même poſſible de le faire : parce qu'il y en a une infinité que l'on ignore. Or il n'y a point de queſtion, où l'on ait moins de lumiere, & où il ſoit plus dangereux de s'engager, que celles qui regardent le pouvoir de Dieu ; c'eſt un abîme, où l'eſprit de l'homme ſe pert, & tout ce que nous en ſçavons, c'eſt que non ſeu-

lement il peut tout ce que nous concevons comme poſſible : mais qu'il n'eſt pas même étrange que ſa puiſſance, étant infinie, ſurpaſſe nôtre connoiſſance qui eſt bornée, & qui ne peut concevoir l'infini. Il ſuffit donc de regarder les choſes telles qu'elles ſont, & de la maniere qu'elles ſe produiſent preſentement, ſans pretendre expliquer ce qu'elles pourroient eſtre, ou comment elles ſe ſont faites la premiere fois. Auſſi celuy qui entreprendroit de traiter de la nature des plantes qui croiſſent dans nos Jardins, ne ſeroit pas tenu d'expliquer comment la terre les a pû produire la premiere fois ſans ſemence, lorſque Dieu luy commanda de les faire germer.

Il eſt certain que la Theologie, & la Philoſophie ont des Principes differents ; celle-là eſt fondée ſur l'autorité & la revelation, & celle-cy n'eſt appuïée que ſur la raiſon : d'où il ſuit qu'on peut traiter l'une ſans l'autre. Et même la conduite des Apoſtres & des premiers Peres de l'Egliſe ſemble en quelque façon juſtifier la vôtre : Ils étoient ſans doute pour le moins auſſi bon Chrétiens que nous, & cependant ils ont bien enſeigné toutes les verités de la Foy ſans les faire dependre de la Philoſophie. Or quelque ſecours que la Philoſophie puiſſe apporter à la Religion, ce qui eſt Myſtere ſera toûjours élevé au deſſus de la raiſon, & de tou-

tes les verités les plus convaincantes. De ſorte que mal-gré toutes nos lumieres, il nous reſtera toûjours tant que nous vivrons icy bas, de l'obſcurité dans la Foy ; & je doute même s'il ne vaudroit pas mieux ſe ſoûmettre aveuglemét à tout ce qu'elle enſeigne, que de courir riſque d'étre temeraire en voulant philoſopher ſur quelqu'uns de nos Myſteres. Toutefois comme il y a pluſieurs Theologiens fort pieux, qui penſent qu'on rend un bon ſervice à la Religion lors qu'on en peut confirmer quelques verités par des raiſonnemens Philoſophiques, je crois que ces Meſſieurs n'approuveroient pas nôtre Philoſophie, ſi elle manquoit à une

choſe qui leur fait tant eſtimer celle d'Ariſtote.

Si cette Philoſophie, luy dis-je, a le bon-heur de plaire par la raiſon que vous me dites, j'oſe me promettre que la mienne ne leur ſera point odieuſe, puiſqu'au fond ce n'eſt que la même. Je n'ay point d'autres principes que ceux d'Ariſtote; je reconnois avec luy la Matiere, la Forme, & la Privation. Je conviens des Notions generales qu'il nous donne de la Subſtance & de l'Accident. Je n'entends autre choſe que luy par le mot d'Eſſence, & de Qualité. Je rejette le Vuide auſſi bien que luy: & bien loing d'admettre les Atomes, ou Inſecables d'Epicure, je demonſtre que la Matiere eſt di-

viſible à l'infini.

Ces Notions ſont bien generales, dit Monſieur N. mais dans le particulier étes-vous aſsûré d'avoir ſuivi le ſentiment d'Ariſtote? Car ſi traitant même des ſujets, qui n'ont aucun raport avec la Religion, vous vous en étiés écarté, il y a des gens qui vous voudroient preſque autant du mal, que ſi vous étiés heretique. Dites-moy donc premierement ſi en expliquant particulierement la nature de la Matiere, vous étes parfaitement d'acord avec Ariſtote.

Pour vous parler franchement, luy dis-je, la queſtion, que vous me faites eſt tres difficile à reſoudre, parce que je ne puis pas ſi certainement répon-

dre d'Ariſtote que je puis répondre de moy-même. Il me ſuffit de vous dire, que je conçois la Matiere des choſes naturelles comme une ſubſtance eſtanduë en longueur, largeur, & profondeur, ainſi que S. Auguſtin la definit en pluſieurs lieux. Mais je ne puis pas de même vous dire nettement ce qu'en a penſé Ariſtote : Il fait aſſés comprendre dans les huit Livres de Phyſique, que par le Mot de ὕλη, qu'on a traduit, Matiere, il entend VN JE NE SÇAY QUOY, qui eſt commun à tous les Eſtres; ce qui eſt le ſujet de toutes les Formes; ce qui convient fort bien à cette notion que j'ay de la Matiere. Mais comme il n'a pas expliqué ce en quoy conſiſte ce JE NE SÇAY

quoy, qui eſt commun à tous les Eſtres, on diſputera toûjours s'il n'a point entendu quelqu'autre choſe que ce que je viens de dire. Auſſi ſon ſentiment ſur la Matiere eſt ſi obſcur que dans un même College l'un des Profeſſeurs enſeigne ſouvent, que la Matiere premiere a une exiſtence qui luy eſt propre: & l'autre qu'elle n'en a point; quoy que l'un & l'autre s'appuyent également ſur Ariſtote. Je me contente donc ſur ce poinct de n'enſeigner rien qui ſoit formelement contre Ariſtote, ſans que je croye me devoir mettre en peine de decider des differens qui durent depuis tant de temps, & dont tant de grands Eſprits n'ont pû convenir.

Ce que vous me dites eſt aſſés plaiſant, me dit Monſieur N. & cela eſt cauſe que je trouve que vous avés fort bien fait de ne vous point opiniâtrer à vouloir apprendre d'Ariſtote un ſecret, que tant d'autres ſe ſont efforcés inutilement de tirer de luy, pendant pluſieurs Siecles: & même je vous avouë que ſi j'avois été en vôtre place, ſans nier non plus que vous, qu'il y a dans la Matiere quelque choſe au delà de l'étenduë; je me ſerois arreſté, comme vous avés fait, à l'étenduë qui ſuffit pour l'explication des choſes purement naturelles, auſquelles vous vous étes fixé. Mais à l'occaſion de ceux qui tiennent que la Matiere n'a point d'exiſtance, & qui par conſequent

honorent du nom de Principe, & même de Subſtance une choſe qui n'eſt point ; il me ſouvient d'une definition qu'on nous a autre-fois apportée de la Matiere en cette ſorte : *Quod non eſt quid, neque quantum, neque quale, neque aliquid eorum, quibus ens determinatur.* Or quoy que cette definition ne faſſe point comprendre ce que c'eſt que la Matiere, puiſqu'elle n'enferme que des attributs negatifs, on en peut cependant conclure qu'elle n'eſt pas une ſubſtance étenduë, comme vous venez de dire.

Cette concluſion n'eſt pas ſi certaine que vous penſez ; luy dis-je : car outre que j'ay déja fait voir dans mon Traité de Phyſique que la Matiere peut

bien eſtre une ſubſtance étenduë, ſans eſtre rien de ce qui eſt contenu dans la definition d'Ariſtote ; parce que la Matiere en general n'a ny une étenduë determinée, ny une figure préciſe, ny aucune qualité contraire : & tout cela dépend de la Forme, c'eſt à dire de la determination particuliere de cette Matiere. Je puis icy adjoûter quelque traité de plus particulier ſur le même ſujet. Vous remarquerez donc que cette definition ne ſe rencontre pas dans la Phyſique de ce Philoſophe, mais bien dans ſa Metaphyſique, où il ſubtiliſe extraordinairement. Or cherchant là quelque choſe qui ſoit plus ſimple que le degré d'Eſtre, & qui le devance, il remonte juſques à

la pure puiſſance de l'Eſtre ; en quoy il a, ſans doute, raiſon : puis qu'avant qu'une choſe ſoit, en quelque maniere que ce ſoit, il faut qu'elle puiſſe étre ; & ainſi, ayant donné le nom de Matiere à cette pure puiſſance, il eſt aiſé à juger qu'il a dû dire qu'elle n'eſt rien de ce qui eſt contenu dans ſa definition. Toutefois Ariſtote rend par là le mot de *Matiere* equivoque, & il le prend dans ſa Metaphyſique en un autre ſens que celuy auquel je le prends dans mon Traité de Phyſique.

Il me ſemble, dit Monſieur N. que j'entends aſſés bien ce que vous me dites : cependant j'ay de la peine à accorder que la Matiere, dont parle Ariſtote dans ſa Metaphyſique, ne ſoit

pas un Eſtre : Car ſuivant cet axiome, que j'ay ſouvent ouy repeter, & que je trouve fort vray : *Quidquid concipitur, ad modum entis concipitur.*

La peine où vous eſtes, luy dis-je, ne vient que de l'accouſtumance que vous avez contractée autre-fois en philoſophant, de ſonger plûtôt aux mots, qu'à leur ſignification, & de penſer que tout nom ſubſtantif ſignifie quelque ſorte de ſubſtance. Ainſi, parce que le mot de Puiſſance, eſt un de ces mots, vous vous propoſés, en l'entendant, une choſe veritable, au lieu qu'il ne vous doit faire comprendre qu'une ſimple verité, qui n'a point d'entité réele ; mais qui, à la façon de toutes les autres veri-

tés, reſide ſeulement dans l'eſprit entant qu'elle eſt connuë. Ce que vous connoîtrés encore mieux, ſi au lieu de ces mots de pure puiſſance d'une choſe, vous vous ſervés de ces mots, *le pouvoir être de cette choſe.*

Je ne trouve plus rien à redire à la definition d'Ariſtote, depuis que vous m'avés fait connoître de deux ſortes de Matieres, me dit Monſieur N. mais laiſſant à part celle qui n'eſt que dans ſa Metaphyſique; je crois que ſi Ariſtote vivoit, il approuveroit celle que vous avez donnée à la Matiere Phyſique, qui eſt actuellement dans châque Eſtre, en diſant qu'elle eſt une ſubſtance. Car, ſi je ne me trompe, il aſſûre que, *Quantitas eſt cera materiæ.*

Ce qui ne ſignifie, ce me ſemble, en bon François, ſinon qu'il n'y a jamais eu de Matiere ſans étenduë; en tout cas ſi vous vous étes écarté de ſon ſentiment, vous ne ſeriés pas plus coupable que la moitié des Ariſtotelitiens : car puiſque la Secte generale eſt partagée en deux particulieres, dont l'une tient que la Matiere a une exiſtance, qui luy eſt propre; & l'autre aſsûre au contraire, que la Matiere n'a point d'exiſtance; il eſt impoſſible que toutes les deux ſoient d'accord avec Ariſtote : & il faut neceſſairement que l'une d'elles s'écarte de ſon ſentiment. Mais en voylà aſſés, dit-il, touchant la Matiere : Parlons maintenant de la Forme, & me dites ſi ſur ce

ſujet-là, vous eſtes aſſûré de ſuivre le ſentiment d'Ariſtote.

Cette demande a ſes difficultés, luy dis-je, auſſi bien que celle que vous me venés de faire au ſujet de la matiere, à cauſe qu'Ariſtote parle encore fort generalement de ce ſujet. Le mot de εἶδος, & celuy de μορφὴ que l'on a traduit par le nom de Forme, ſe trouvent en une infinité d'endroits non ſeulement dans ſa Phyſique; mais encore du reſte de ſes Oeuvres: & il fait aſſés comprendre qu'il entend par ces mots, un JE NE SÇAY QUOY, qui donne l'Eſtre à la choſe, c'eſt à dire, qui la determine d'eſtre en particulier ce qu'elle eſt, & qui la rend differente de toute autre choſe. Mais il n'explique nul-

le

le part la Nature de ce JE NE SÇAY QUOY.

Ainſi pour ſuppléer à ce qu'Ariſtote n'a pas crû devoir faire, on tâche d'expliquer en quoy conſiſte une choſe ſi importante, on ne pourra jamais prouver à un opiniâtre qu'on ait parlé ſelon le ſentiment d'Ariſtote.

Vous avés raiſon, dit M^r. N. d'aſſûrer qu'il eſt important d'eſtablir une connoiſſance plus particuliere de la Forme, que celle qui ſe peut tirer de ces termes generaux : car autrement je ne vois pas qu'en cecy, les lumieres d'un Philoſophe ſoient plus grandes que celles d'une ſimple Payſane, ſi ce n'eſt qu'il ſçait vn mot qu'elle ne ſçait pas. En effet quand elle voit éclorre un poulet ſous

une poule, elle comprend auſſi-bien que ce Philoſophe, qu'il eſt ſurvenu à l'œuf un JE NE SÇAY QUOY, qui luy fait perdre l'eſtre d'œuf, & qui luy donne l'eſtre de poulet : & elle n'eſt moins ſçavante que le Philoſophe qu'en ce qu'elle ignore qu'un JE NE SÇAY QUOY s'appelle la Forme du poulet. En verité cela ne vaut pas la peine qu'on en faſſe un ſi grand cas; & je ne puis m'empécher de m'étonner comment tant d'habiles gens ont pû juſques icy ſe contenter de ſi peu de choſe.

S'il y a du défaut en cela, luy dis-je, on ne le doit pas tant attribuer à Ariſtote qu'à ceux qui l'ont ſuivy avec trop de paſſion, & que le R. Pere Ra-

pin nous a appris depuis peu avoir beaucoup corrompu la veritable doctrine de ce Philoſophe ; car il eſt bien permis d'expliquer les choſes de la Nature par des termes generaux, & c'eſt ce qu'Ariſtote a fait ; mais il n'eſt pas juſte de vouloir borner la connoiſſance des hommes à ces notions generales, ny leur interdire de pouſſer leur recherche plus loin, & c'eſt ce que font ces Ariſtoteliciens, dont parle le R. P. Rapin. Je vay vous raporter encore un exemple ſignalé de ce qu'a produit ce grand attachement à Ariſtote.

Le mot, οὐσία, ſe trouve joint en trois ou quatre endroits des Oeuvres de ce Philoſophe avec celuy de εἶδος ; or

comme le mot οὐσία, ſignifie auſſi bien Eſſence, que Subſtance, on pourroit croire avec raiſon, qu'Ariſtote avoit voulu dire que la Forme eſt eſſentielle aux Eſtres : & je ne crois pas en effet, quil ait jamais eu autre penſée. Cependant il a plû aux nouveaux Commentateurs d'Ariſtote d'expliquer le mot, οὐσία, joint à celuy de εἶδος, par celuy de Subſtance : auſſi ayant propoſé cette notion comme le ſentiment d'Ariſtote, perſonne depuis n'a oſé s'en écarter, & tous ont dit ſur la bonne foy de ce Philoſophe que châque Eſtre, outre ſa matiere, qui eſt déja une ſubſtance, contient encore une autre ſubſtance, à qui ils ont donné le nom de Forme

& qu'ils ont aſſûré pouvoir, au beſoin, exiſter ſans la Matiere; & cette doctrine parut vrayſemblable à pluſieurs : Car comme ils conſideroient que l'ame raiſonnable, qui eſt la Forme de l'homme, & meſme du corps humain conſideré en tant qu'humain eſt une ſubſtance réellement diſtincte de la Matiere, ils ont crû qu'il en pouvoit bien eſtre de meſme des Formes de tous les autres Eſtres. Mais parce que l'eſprit humain n'a jamais pû s'imaginer rien de ſemblable dans un Eſtre purement materiel, on n'a pas paſſé outre, & tout ce qu'ont pû faire les Ariſtotéliciens, a eſté daſſûrer que châque Eſtre avoit une Forme ſubſtantielle. Toutefois j'en con-

nois quelques uns, qui faiſant profeſſion d'admettre des Formes ſubſtantielles dans des Eſtres purement materiels, expliquent la choſe autrement. Ceux-cy eſtiment que les Formes ne ſont autres choſes q'un amas d'accidens, *Congeries accidentium*: & neantmoins ils ſoûtiennent qu'elles doivent eſtre appellées ſubſtantielles, parce qn'elles ſont les Formes des Eſtres, qui du coſté de la Matiere ſont veritables ſubſtances. Ainſi, diſent-ils, une ſtatuë de Marbre s'appelle en Latin, *ſtatua marmorea*.

Le R. Pere Fabry Jeſuite eſt de cette opinion, comme l'on le peut voir dans le troiſiéme Tome d'un Traité de Phyſique page 224. où il ne fait pas diffi-

culté d'aſſûrer que les Formes de tous les Eſtres inanimés, ne ſçauroient, meſme par miracle, exiſter independemment de la Matiere.

Ce nouveau langage, reprit Monſieur N. a quelque choſe d'incommode, parce qu'il porte à une opinion, que ceux qui s'en ſervent n'approuvent pas, ce qui ne paroit pas tout à fait ſincere ; & d'ailleurs je vois bien qu'on n'eſt pas moins conforme à Ariſtote en diſant ſimplement que les Formes ſont eſſentielles aux choſes, qui ſont produites, qu'en diſant qu'elles ſont ſubſtantielles. Mais ſi Ariſtote eſt hors d'intereſt ſur ce poinct, peut-eſtre que la verité ne l'eſt pas ; car je me ſouviens d'un bon Religieux qui a eſté

Lecteur en Philoſophie en diverſes Maiſons de ſon Ordre, lequel m'aſſûroit qu'il eſt de Foy, qu'il y a de Formes ſubſtantielles qui peuvent avoir une exiſtance independante de la Matiere, & que cela avoit eſté decidé par quelque Concile qu'il ne pût citer.

Je ne ſçay pas, luy dis-je, ſi cela a eſté decidé par un Concile; mais ſans qu'il ſoit beſoin qu'on me l'apprenne, je ſuis tres fortement perſuadé que l'ame raiſonnable, qui eſt la Forme de l'homme, eſt une veritable ſubſtance, qui peut exiſter ſeparément du corps qu'elle informe, & par conſequent je reconnois des Formes ſubſtantielles. Ainſi ſi je puis former quelque doute au ſujet des For-

mes, ce ſera pour ſçavoir ſi celles de tous les Eſtres purement materiels, ſont des ſubſtances diſtinguées de la Matiere; & je ne croís pas qu'un Philoſophe fût fort criminel en ſe declarant pour la negative. Neantmoins pour eſtre autant retenu que je le pourrai eſtre dans mon Traité de Phyſique ſur la queſtion des Formes ſubſtantielles, je nen ay rien voulu determiner, & je me ſuis contenté de dire qu'on ne pouvoit pas par un diſcours general en aſſûrer l'exiſtance que je pretendois ne pouvoir eſtre connuë qu'en traitant de la nature de chaque Eſtre en particulier.

A ce que je vois, me dit M^r. N. vous eſtes à couvert des

menaces qu'on vous pourroit faire du coſté de la Sorbonne au ſujet de la Matiere, & des Formes ſubſtantielles ; mais, pour vous parler franchement, ſi vous avés quelque choſe à craindre, ce n'eſt pas de ce côté-là, mais bien à l'occaſion de ce que vous dites touchant les accidents, l'on ma aſſeuré que vous n'en tenés point de réel, & que vous enſeignés que ce qu'on appelle des accidens, ne ſont que des Modes, qui peuvent exiſter ſans ſujet. Or on pretand que cela prive la Religion Catholique de l'avantage de pouvoir répondre à la principale objection que ſont les heretiques, & les Libertins cõtre la croyance du Sacrement de l'Euchariſtie : Car quand ils

nous diront qu'aprés les paroles de la Conſecration nous appercevons encore les meſmes Modes, ce qui eſt une marque indubitable que la ſubſtance du pain où tous ces modes ſe trouvoient au commencement, ſubſiſte encore, & qu'ainſi nous avons encore du pain, & non pas le corps de JESUS-CHRIST aprés la Conſecration, il faudra neceſſairement demeurer ſans réponſe, au lieu qu'en admettant des accidens réels, il eſt tres aiſé de dire, que tout ce qui nous paroit ſont des accidens qui ſubſiſtent alors ſans ſujet. Voyla Monſieur, la principale objection que l'on peut faire contre vos Principes, & il vous eſt tres important d'y répondre : car

comme la certitude de la Foy eſt infiniment plus grande que celle de toutes les opinions des Philoſophes, il s'enſuit evidemment que toute maxime de Philoſophie contraire à ce que la Foy nous enſeigne, eſt fauſſe : & ce ne ſeroit pas ſans ſujet que des Philoſophes Catholiques s'oppoſeroient à des Principes de Philoſophie qui combatroient directement des verités revelées.

Je donne, Monſieur, luy dis-je, le meſme rang que vous à la certitude de la Foy au deſſus de la raiſon humaine ; Mais il ne faut pas legerement porter cette maxime juſqu'à condamner des opinions qui paroiſſent veritables ſelon la raiſon : parce que comme l'on ſe

peut tromper en jugeant que des opinions ſont contraires à la Foy, bien qu'elles n'y ſoient pas effectivement contraires; & que ſi l'eſprit humain n'eſt pas capable de comprendre quelques verités, il ne l'eſt pas auſſi de concevoir l'union & l'alliance de certaines veritéſ entr'elles; je crois pourtant que dans le ſujet particulier, dont il s'agit, il n'eſt pas beſoin de ces maximes generales, & qu'il paroîtra clairement par l'examen que nous en allons faire, que les Principes de cette Philoſophie, qu'on appelle Nouvelle, s'accordent pour le moins auſſi bien avec ce que la Foy nous enſeigne de l'Euchariſtie, que ceux de la Philoſophie ordi-

naire des Eſcôles. C'eſt ce qui ne me ſera pas bien difficile de vous faire voir, parce que vous ne m'avés rien dit, qui ne m'ait été déja propoſé par pluſieurs Theologiens.

Je pourrois trancher tout d'un coup à toutes ces objections, en empruntant la ſolution même de l'Eſcôle, qui eſt que les accidens, ou les Modes du pain & du vin, peuvent exiſter par la puiſſance infinie de Dieu ſeparés du pain & du vin; & qu'encore, que cela ne puiſſe étre dans le cours ordinaire des choſes qu'on appelle l'ordre naturel, on ne doit point douter neantmoins que Dieu ne le puiſſe faire; & qu'ainſi les di-

verſes choſes que nous appercevons aprés la Conſecration, ſont des Modes, qui ſont conſervés miraculeuſement aprés que la ſubſtance du pain & du vin, a été convertie au Corps, & au Sang de J. CHRIST.

Cela me ſatisfait entierement, me dit Monſieur N. & je vois qu'en cecy la Philoſophie commune n'a aucun avantage ſur la vôtre. Vous étes trop facile, luy dis-je, car je n'en veux pas demeurer là, & je vous veux montrer qu'en diſant comme les Philoſophes de l'Eſcôle, que Dieu peut faire ſubſiſter les accidens du pain & du vin, ſans le pain & le vin, nous le diſons d'une maniere auſſi problable que la leur. C'eſt

ce que je vous prie d'écouter attentivement.

L'on peut remettre en deux manieres les choſes à la puiſſance de Dieu ; l'une en connoiſſant poſſiblement qu'elles ſont poſſibles ; l'autre en ne connoiſſant pas poſſiblement qu'elles ſoient impoſſibles, quoy qu'elles nous ſoient inconcevables.

Il n'eſt qu'en la derniere maniere que les Philoſophes de l'Eſcôle diſent que Dieu peut faire ſubſiſter les accidens du pain & du vin, ſans leur ſubſtance, ils ſoûtiennent qu'on ne ſçauroit prouver poſſiblement que cela ſoit impoſſible. Mais auſſi ne connoiſſent-il pas clairement que cela ſoit poſſible, & il faut même

advouër, qu'en s'imaginant que les couleurs & les autres qualités ſenſibles ſont attachées aux objects, il eſt aſſés difficile de concevoir ce que c'eſt qu'une couleur ſans choſe colorée, une froideur ſans choſe froide, &c. Mais il n'en eſt pas de même quand nous diſons que Dieu peut ſeparer les Modes & les accidens de leur ſubſtance ; Car nous concevons poſſible la poſſibilité de cette operation, ou plûtôt nous la demontrons.

Il me ſemble, me dit Monſieur N. que vous vous avancés beaucoup en promettant de montrer que la ſeparation des accidens de leur ſubſtance eſt une choſe poſſible.

Vous allés voir, luy dis-je,

que je ne promets rien que je ne tienne : mais afin d'éviter toute l'ambiguité,& ne laiſſer rien d'obſcur , dites-moy, s'il vous plaiſt , le plus diſtinctement qu'il eſt poſſible , ce que vous entendez par les accidens des ſubſtances.

J'entens par ces mots, dit Monſieur N. leurs qualités ſenſibles, comme par exemple les couleurs que nous voyons en les regardant , les ſaveurs que nous gouſtons en les mangeant: bref, tout ce que nous ſentons, qui nous fait connoître que ces ſubſtances ſont preſantes.

Je vous entens fort bien, luy dis-je , & vous vous étes fort bien expliqué ; ſçachés donc qu'au lieu que la Philoſophie

qui s'eſt enſeignée depuis quelques Siecles dans les Eſcôles, place ces qualités ſenſibles dans les objets mêmes, la Nature en fait des impreſſions dans nos ſens, & qu'elle ne met pas par exemple la couleur, que nous voyons dans les objets, mais dans nos yeux, ny la chaleur que nous ſentons, dans le feu, mais dans nos mains, ou plûtôt qu'elle met l'une & l'autre dans nôtre ame qui les ſent. C'eſt ce que je vous expliqueray une autre-fois plus en détail: mais comme je parle à une perſonne intelligente, je croy vous pouvoir faire remarquer d'abord, que ces ſortes d'accidens ne ſont pas ſeulement ſeparables des ſubſtances qui

les produiſent, & que nous en appellons les ſujets, parce que nôtre imagination les y attache : mais qu'ils en ſont en quelque ſorte ſeparés. Car c'eſt par exemple le Feu qui produit la chaleur, c'eſt l'Emeraude qui produit la verdure : cependant cette chaleur, & cette verdure ne ſont ny dans le Feu, ny dans l'Emeraude.

Il y a donc en un ſens une ſeparation actuelle des accidens, c'eſt à dire de ces impreſſions de nos ſens, de ces ſubſtances qui en ſont les cauſes, & auſquelles nôtre imagination les attache ; mais il y a d'autre part une ſorte d'union actuelle entre les ſubſtances & les accidens, com-

me entre les cauſes & les effets ; parce que l'on ne voit, par exemple, point de blancheur qu'il ny ait un certain corps qui produiſe en nos ſens cette impreſſion ; & l'on ne ſent point la chaleur du Feu, qu'il n'y ait un Feu qui nous échaufe.

Or à cauſe de cette union des cauſes de nos impreſſions avec nos impreſſions qui ſe rencontrent toûjours dans l'ordre de la Nature, ou à raiſon de dire que les accidens ſont inſeparables des ſubſtances : Et en effet on ne voit jamais de pain & de vin, qu'il n'y ait du pain & du vin preſents, & ainſi les accidens du pain & du vin, c'eſt à dire, ces im-

preſſions que ces corps font ſur nos ſens, ſont naturellement inſeparables des ſubſtances du pain & du vin. Mais s'il arrivoit que nous euſſions des impreſſions, qui nous portaſſent d'elles-mêmes à croire que certains objects fuſſent preſents, quoy qu'il ne le fuſſent pas en effet, & que nous viſſions & ſentiſſions du pain & du vin, ſans qu'il y eût du pain & du vin preſents, ce ſeroit alors qu'on auroit ſujet de dire que ces accidens ſont ſeparés de leur ſubſtance, non de celle, qui les ſent, ou qui les reçoit; mais de celle qui les produit, & à laquelle l'imagination les attache. Or c'eſt ce qui arrive dans l'Euchariſtie, dont

le Myſtere conſiſte en ces trois choſes, ſelon la Doctrine de l'Egliſe.

1. En ce que le Corps & le Sang de JESUS-CHRIST ſont veritablement, & réelement preſents.

2. En ce que le pain & le vin ne ſont plus aprés la Conſecration étant réellement changés au Corps & au Sang de JESUS CHRIST.

3. En ce qu'il reſte des apparences du pain & du vin: car comme ces apparences nous repreſentent du pain & du vin, & qu'elles ne peuvent étre naturellement produites que par du pain & du vin réelement preſents, on les doit appeller les accidens du pain & du vin. Cepen-

dant la Foy nous enſeigne que le pain & le vin ne ſont plus : elle nous enſeigne auſſi que ces accidens ou apparences du pain & du vin, ſubſiſtent ſans la preſence du pain & du vin par un effet de la puiſſance de Dieu ; & voila proprement des accidens ſans ſubſtances.

Que ſi on demande maintenant ſi cet effet eſt poſſible, je dis que l'on peut demontrer qu'il l'eſt : Car il eſt certain que Dieu peut faire par luy-même dans nos ſens les mêmes impreſſions que le pain & le vin feroient s'ils étoient preſents, & s'ils n'avoient été changés. Or conſerver ces impreſſions ſans les cauſes qui les produiſent, c'eſt proprement conſer-

ver

ver des accidens ſans leur Subſtance, n'y ayant perſonne, qui n'appelle la couleur & la ſaveur du vin, les accidens du vin.

Vous voyés donc, Mr. que par cette voye, il n'y a rien de ſi facile, que d'expliquer de quelle maniere les accidens du pain, & du vin ſubſiſtent ſans le pain, & le vin. Car il n'y a qu'à dire en vn mot, que le pain, & le vin eſtant oſtés, Dieu continuë de faire dans nos ſens les meſmes impreſſions qu'ils y faiſoient auant qu'ils fuſſent changés. Auſſi c'eſt en cette maniere que ce Myſtere eſt expliqué par un celebre Theologien de l'Ordre des Minimes, nommé le Pere Magnan, non ſeulement dans deux Volumes de Philoſophie

imprimés à Tholoſe *in Octavo* : mais auſſi dans un Volume de Theologie naturelle, qu'il a appellée *Philoſophia Sacra*, imprimé auſſi à Tholoſe *In folio* : & vous remarquerés, s'il vous plait M^r^. que ce bon Pere a enſeigné la Theologie à Rome au Conuent de la Trinité, & que ſon Liure eſt approuué par ſes Superieurs, & par un grand nombre des Docteurs de Tholoſe.

Ainſi comme la conſervation des accidens du pain, & du vin expliquée de cette ſorte eſt certainement poſſible, je n'ay qu'à emprunter la doctrine de ce Theologien, & par là vous voyés que toute nôtre Philoſophie eſt abſolument à couvert de tous les reproches qu'on

luy faiſoit ſur les accidens.

Il me reſte neantmoins trois difficultés, dit Mr. N. que je vous prie de me permettre de vous propoſer l'une aprés l'autre. La premiere eſt, que vous montrés par cette voye que les accidens du pain, & du vin peuvent ſubſiſter ſans le pain, & le vin ; mais non pas qu'ils ſubſiſtent ſans vn ſujet : car nos ſens, ou plûtoſt noſtre Ame, eſt le vray ſujet de ces impreſſions que vous appellés les accidens. Or elles ne ſubſiſtent pas ſans elle.

Vous avés raiſon Mr luy repondis-je, mais auſſi ne croy-je pas qu'il y ait Theologien au Monde qui voulût m'obliger à autre choſe qu'à reconnoître que les accidens,

eſpeces, ou apparences du pain, & du vin peuvent ſubſiſter ſans le pain, & le vin; & c'eſt ce que j'ay montré parfaitement. Mais il n'y en a pas d'aſſés injuſte pour vouloir faire un poinct de Theologie de cette queſtion philoſophique : Quel eſt le ſujet d'inheſion du pain, & du vin, & pour pretendre que la Foy veut que l'on advoüe qu'ils ſont attachés au pain, & au vin. Car ſur quoy fonderoit-il une ſi étrange pretenſion ? quel paſſage de l'Eſcriture ? quel Concile a defini ce ſujet d'inheſion des accidens ? Ce n'eſt pas au reſte que l'on n'ait droit d'appeller le pain, & le vin le ſujet de ces accidens, parce que l'i-

magination les y attache, & que l'on parle ſouvent ſelon l'imagination. En ce ſens l'on peut dire que le pain, & le vin eſtant détruits, leurs accidens ſubſiſtent ſans ſujet.

Voila ma premiere difficulté, me dit-il, parfaitement bien reſoluë, & pourvû que vous faſſiés de même des deux autres, j'auray ſujet d'étre ſatisfait.

La ſeconde conſiſte en ce qu'il me ſemble que ces impreſſions que vous appellés accidens du pain, & du vin, ne comprennent pas tout ce que nous renfermons ſous ce nom : Car il y en a encore d'autres que vôtre Philoſophie ne détache pas des ſubſtances mêmes, & qu'elle ne met pas

dans nos ſens, comme la Figure, le Lieu, & les autres Modes de cette nature.

Vous entrés parfaitement, luy dis-je, dans nos Principes : car il eſt vray qu'outre ces impreſſions, qui ſont dans nôtre ame, & qui ſont les principaux accidens des corps, nous reconnoiſſons encore certains autres Modes dans les corps mémes. Ceux-là nous donnent encore moins de peine à expliquer : Car il n'y a qu'à dire que le Corps de JESUS-CHRIST, étant mis au lieu du pain, tous ces Modes, dont nous parlons, demeurent les mêmes, parce qu'il eſt dans le même Lieu, dans la même Figure, qu'il eſt remué, comme le pain le ſeroit : &

ainſi l'on peut dire veritablement qu'il exiſte ſous ces Modes, & ces accidens du pain. Il n'y a en cela ny inconvenient, ny miracle, & c'eſt une ſuitte naturelle du Myſtere même : Car le Corps de JESUS-CHRIST ne ſçauroit étre dans tous les lieux qu'occupoit le pain, que la Figure du pain que nous voyons auparavant ne ſe voye encore, & qu'il ne ſoit dans le même *Vbi*, comme parlent les Philoſophes.

Il n'y a donc plus, me dit-il, qu'à paſſer à la troiſiéme difficulté, c'eſt qu'il m'a ſemblé de ce diſcours que vous m'avés fait en expliquant la ſubſtance des accidens, ſelon le Pere Magnan que vous

empruntiés cette ſolution de luy, plûtôt comme commode, que comme veritable. Dites-moy donc, s'il vous plait M^r. ſi vous étes ſerieuſement perſuadé que ce ſoit en cette maniere qu'il faut répondre à la difficulté des accidens.

Puiſque vous me preſſés ſur ce poinct, luy dis-je, je vous diray ſimplement qu'on y pourroit ajoûter quelque choſe, & que quoy qu'il ſoit vray que Dieu peut produire dans nos ſens les impreſſions du pain, & du vin, aprés qu'ils ont été changés par la Tranſubſtantiation, il n'eſt plus beſoin neantmoins aprés cela d'avoir recours à un nouveau miracle, comme il ſemble que fait ce bon Pere : parce

qu'il s'enſuit de l'eſſence même du Myſtere (qui eſt, que le pain eſt effectivement changé au Corps de JESUS-CHRIST) qu'on doit continuer de ſentir toutes les mêmes apparences qu'on ſentoit auparavant ; c'eſt à dire que les accidens du pain, & du vin doivent ſubſiſter. Mais pour vous faire entendre cela nettement j'ay beſoin de vous expliquer plus particuliérement que je n'ay fait, nôtre Doctrine des qualités ſenſibles.

Dites-moy donc, Monſieur, premierement ſi vous avés jamais bien medité ſur ce que c'eſt que *Sentir*, & ſi vous avés bien étudié tout ce qu'on vous a pû autre-fois dicter

dans vôtre Philoſophie, par forme de Commentaire ſur les Livres, *de ſenſu & ſenſili*, & ſur ceux *de Anima*, d'Ariſtote ?

Non, me dit Monſieur N. j'étois alors occupé à me preparer pour répondre ſur une Theſe que je devois ſoûtenir en public : qui ne contenoit rien de tout cela : & quoy qu'aprés étre ſorti de ma Philoſophie, j'aye eu bien ſoin de faire relier mes Livres, je ne les ay pourtant point releus depuis, ayant eu d'autres affaires.

Nous ſerons donc obligés, luy dis-je, de ſuppoſer ici la Doctrine d'Ariſtote que j'ay expliquée au long dans le ſecond Chapitre de la premiere

partie de mon Traité de Phyſique, que vous lirés à voſtre loiſir, ou il faudra que vous penſiés avec luy que cette maniere de connoître que l'on appelle *Sentir*, lorſqu'elle n'eſt accompagnée d'aucun raiſonnement, ny d'aucun jugement, n'eſt qu'une pure paſſion, *purum pati*; c'eſt à dire, qu'à proprement parler, *Sentir* n'eſt autre choſe qu'avoir en nous une certaine perception qui reſulte de l'action de quelque objet ſur quelqu'un de nos organes, & qui ne nous fait en aucune façon connoître cet objet. Ainſi lorſque nous ſommes picqués d'une eſpingle, *Sentir*, c'eſt avoir une douleur qui ne nous fait point du tout connoître l'eſpingle, ny meſme la ſolu-

tion de continuité qu'elle fait dans noſtre chair.

C'eſt ce que j'ay toûjours crû, dit Monſieur N. à l'égard de la piqueure d'une épingle ; mais je n'ay point conſideré d'autres exemples. Toutefois en y penſant un peu, & y faiſant reflexion, il me ſemble que je connois maintenant aſſés clairement que quand je touche du feu, cette chaleur que je connois, eſt un ſentiment qui m'appartient, & non point au feu : De ſorte que ſi le feu a de la chaleur, comme je n'en doute point, ce n'eſt pas une choſe que je puiſſe connoître tandis que je ne feray que ſentir.

Vous comprenés fort-bien cela, luy dis-je, mais il faut

que vous penſiés la même choſe de toutes les autres manieres de ſentir. Ainſi lorſque vous goutés du vin, ou que vous regardés de la neige, vous devés penſer que la ſaveur, & la blancheur que vous connoiſſés, ſont de vôtre part de même que la douleur.

Je comprens aſſés-bien cela de l'attouchement, dit Mr. N. & je l'étends même ſans peine au gouſt, & à l'odorat; mais je vous advoüe que j'ay de la difficulté au ſujet de la veuë, & de l'oüye : Car j'avois toûjours crû, que le ſon, & la couleur que je reconnoiſſois, étoient hors de moy.

Vous n'étes pas le ſeul, luy

dis-je, qui avés cette difficulté, mais elle s'évanoüira en liſant l'endroit du Traité de Phyſique que je vous ay marqué.

Je le veux croire ſur vôtre parole, me dit Mr N. Mais venons, s'il vous plaiſt, à l'explication des qualités ſenſibles: car par ce peu que je viens de vous entendre dire, j'ay déja compris que vous connoiſſés qu'il y a dans les objets, certaines qualités, par le moyen deſquelles il nous faut ſentir comme nous ſentons.

Sans doute, luy dis-je, il faudroit n'avoir point de raiſon pour penſer autrement, & je tiens par exemple pour certain qu'il y a dans le feu une

qualité, ou un JE NE SÇAY QUOY, qui fait qu'il nous échaufe; & cette qualité eſt ce que nous apellons la chaleur du feu. Mais comment penſés vous qu'il faudroit definir ce qu'on appelle les qualités ſenſibles des objets, ſans craindre de ſe tromper dans le temps meſme, où l'on n'auroit pas encore bien philoſophé pour les connoître diſtinctement?

C'eſt ce que je ne puis pas vous dire, dit Monſieur N.

C'eſt pourtant une choſe fort aiſée, luy dis-je, il n'y auroit qu'à dire que les qualités ſenſibles, ſont le pouvoir qu'ils ont là de cauſer en nous les ſentimens que nous ſçavons qu'ils cauſent. Ainſi la ſaveur du vin eſt le pouvoir qu'a le vin

de nous faire ſentir, comme il fait : de meſme la blancheur de la neige eſt le pouvoir qu'a la neige de nous faire voir, comme elle fait.

Vous avés raiſon, me dit Monſieur N. & je penſe que la verité de ces ſortes de definitions ne ſçauroit eſtre conteſtée par perſonne : mais comme elles ſont fort generales & ne contentent pas entierement, l'on demãde quelque choſe de plus particulier. Dites moy dõc ce que vous eſtimés qu'on doive penſer là-deſſus, & avant toute choſe apprenés moy quel a eſté le ſentiment d'Ariſtote.

Quant à Ariſtote, luy dis-je, il n'a parlé que fort metaphyſiquement aux endroits meſme où il a traité expreſſement

des qualités ſenſibles, il n'a rien dit de plus particulier que ce que je viens de vous dire, ſi ce n'eſt au ſujet du Son qu'il aſſûre en termes bien clairs n'être autre choſe, qu'un certain mouvement de l'air, ou du corps raiſonnant. Mais pour ce qui eſt des autres qualités, quoy qu'il en puiſſe avoir dit en divers endroits de ſes Oeuvres, on n'en pourra jamais conclure qu'il ait crû qu'il y ait de la part des objets quelque choſe de ſemblable au ſentiment qu'ils excitent, comme le pretendent la pluſpart des Ariſtoteliciens. Ainſi on ne trouvera nulle part dans Ariſtote qu'il ait dit que la chaleur du feu ſoit une choſe ſemblable à cette ſorte de chatouillement

agreable que nous experimentons quand nous en ſommes à une juſte diſtance, ou à cette cuiſon importune que nous ſentons quand nous en approchons de trop prés. Auſſi cette pretention eſt aſſés mal fondée: car outre que cela n'eſt pas neceſſaire, puis qu'une épingle peut bien exciter en nous une douleur ſans en avoir une ſemblable de ſon coſté, je penſe avoir prouvé dans ma premiere partie de mon Traité de Phyſique, qu'elle eſt abſolument fauſſe.

L'exemple que vous m'apportés d'une eſpingle eſt merveilleux, me dit Monſieur N. & je m'eſtonne que perſonne y ait fait reflexion. Pour moy j'admire que vous me rendiés

plus ſçavant en me faiſant advouër que je ſuis plus ignorant que je ne croyois. En effet au lieu que je penſois connoître en quelque façon les qualités ſenſibles des objets, je m'apperçois bien que je ne les ay jamais connuës ; & que j'attribuois aux objets les ſenſations qui m'appartiennent. Mais enfin venons s'il vous plait, à ce que vous en penſés. C'eſt où je veux venir, luy dis-je, mais ce ſera, s'il vous plait, à condition que vous vous contenterés en cecy d'une explication un peu generale, eſtant impoſſible d'en ſortir autrement dans cet Entretien ; Car châque qualité ſenſible en demande du moins un entier, & il y en a telle pour laquelle il en faudroit peut-

eſtre plus de dix, ſi l'on deſiroit la connoître à fond,& juſqu'à ce qu'on fût aſſeuré de n'avoir negligé aucune choſe qui fût de quelque utilité.

Je l'ay déja bien penſé, dit Monſieur N. auſſi ne ſouhaiterois-je de vous qu'une explication generale, me reſervant le ſoin de m'inſtruire plus particulierement de voſtre doctrine par la lecture de voſtre livre.

Maintenant que je connois pleinement vôtre intention, la choſe m'eſt fort aiſée. Vous remarquerés donc que comme nous avons eſté faits de telle nature que nous ſommes capables de ſentir de la douleur lors qu'une épingle nous pique en quelque partie que ce ſoit de noſtre corps, où il ſe ren-

contre quelques filets de nerfs, & qu'ainſi toutes ces parties ſont les organes du ſens qu'on appelle l'attouchement: de même auſſi nous ſommes capables de pluſieurs autres ſentimens, lorſque certains endroits particuliers de nôtre corps ſont ébranlés par d'autres corps qui tiennent lieu d'eſpingle; ce qui fait que ces endroits particuliers ſont les organes des autres ſens que nous avons outre le toucher. Ainſi nous ſommes capables du ſentiment de ſaveur, lorſque certains corps ébranlent doucement les nerfs de la langue, laquelle pour cela eſt l'organe du goût; Ainſi nous ſommes auſſi capables d'avoir le ſentiment d'odeur, lorſque quelque corps cha-

touille le fond de nôtre nez, qui par conſequent eſt l'organe de l'odorat. De meſme nous ſommes capables du ſentiment du Son, lorſque l'air, ou quelqu'autre corps ébranle le fond de l'oreille, où eſt l'organe de l'ouye. Et enfin nous ſommes capables du ſentiment de lumiere, ou de couleur, lorſque le fond de nos yeux eſt ébranlé par une matiere plus ſubtile que l'air, à qui Ariſtote dõne le nom *d'Æther*, ou de matiere celeſte.

Je vous entend bien juſques là, dit Monſieur N. &, à ce que je vois, il ne faut autre choſe ſinon qu'il s'excite divers mouvemens en diverſes parties de nôtre corps, pour nous faire voir tous les divers ſentimens, dont nous ſommes capables.

Vous dites vray, luy dis-je, & vous en ſerés convaincu, lorſque vous aurés pris la peine de lire toute la premiere partie de mon Traité de Phyſique. Or comme vous ſçavés qu'il ſuffit qu'un corps ait du mouvement, & qu'avec cela il ait une certaine groſſeur, & une certaine figure, pour en pouvoir mouvoir un autre, & imprimer en luy un certain mouvement : vous connoiſtrés auſſi aiſément qu'il ſuffit que les corps que nous appercevons par l'entremiſe des ſens, ayent des parties de certaine groſſeur, & de certaine figure, & qu'elles ſoient meuës de certaine façon pour pouvoir ébranler les organes de nos ſens, & ainſi nous faire avoir toutes les ſen-

ſations, dont nous ſommes capables. Je comprens encore cecy, dit Monſieur N.

Vous comprenés bien auſſi, luy dis-je, que lors qu'un corps agit ſur un autre pour le mouvoir, le contact, qui eſt neceſſaire pour cette action, ne ſe peut faire qu'en la ſeule ſuperficie? Ouy, dit Monſieur N. car ces deux corps ne ſe penetrent point.

Cela étant, luy dis-je, vous n'aurés pas de difficulté à m'entẽdre, ſi je vous dis, que la nature de toutes les qualités ſenſibles, ou de tous ces differens pouvoirs qu'ont les divers corps de nous faire ſentir, comme ils font, ne conſiſte que dans les diverſes groſſeurs, les diverſes figures, & les divers mouvemens

mens des petites parties, dont ces corps ſont compoſés. Mais remarqués que je ne dis pas, que les qualités ſenſibles des corps conſiſtent dans leurs parties, qui ſont des ſubſtances, mais bien dans la groſſeur, la figure, & le mouvement de ces parties, qui ne ſont que des accidens ou des Modes.

Vous ne dites là rien que je n'entende, dit Mr N. neantmoins ſouffrés que pour un plus grand éclairciſſement, je vous die, que j'entens bien comment les objets de l'attouchement, & du gouſt agiſſent ſur les organes, parce que je vois qu'ils s'y appliquent immediatement; je comprends bien encore comment le Muſc

(par exemple) peut ébranler l'organe de l'odorat, en exhalant certains corpuſcules que nous attirons avec l'air de la reſpiration ; & de même comment une choſe peut en ſe mouvant, ébranler l'air, & par ce moyen ébranler l'organe de l'oüie : Mais je ne conçois pas comment les corps lumineux, ou colorés, qui ne ſe meuvent point, peuvent agir ſur nos yeux.

Je penſe bien qu'il vous reſtera toûjours en cecy quelque difficulté, juſques à ce que vous ayez lû toute la premiere partie de ma Phyſique : Mais en attendant cela, ſçachés, luy dis-je, que ces corps lumineux, comme par exemple la flâme, ont leurs parties dans une tres-

grande agitation ; & comme une cloche ébranle le fond de vôtre oreille par le moyen de l'air qu'elle meut, auſſi le corps lumineux par le mouvement de ſes parties, pouſſe cet *Æther*, dont je vous ay parlé un peu auparavant, & par ſon moyen ébranle le fond de nos yeux. Et cecy vous doit ſatisfaire pour le preſent au ſujet du corps lumineux ; mais pour celle des corps colorés vous devés penſer, qu'elle conſiſte ſeulement en ce que leurs ſuperficies étant âpres & raboteuſes, ou ayant quelqu'autre diſpoſition ſemblable, ils refléchiſſent vers nos yeux avec quelque modification, l'action de la lumiere qu'ils avoient reçuë.

Toutes les obſcurités, que

j'avois en cecy sõt dissipées par l'esclaircissement que vous me venés de donner, dit Mr N. je comprens mesme que le corps coloré estant hors de toute lumiere, n'a qu'un pouvoir éloigné de faire sentir quelque couleur; & que c'est la lumiere qui luy en donne le pouvoir prochain : De sorte que si c'estoit seulement ce pouvoir prochain qu'on voulut appeller la couleur des corps, il faudroit dire qu'ils la perdent dans les tenébres, & que la lumiere la leur redonne; Et c'est en effet ce que signifient ces vers d'une des Hymnes que l'Eglise chante:

Rebusque jam color redit
Vultu nitentis sideris.

Ainsi étant entierement sa-

tisfait ſur le ſujet des qualités ſenſibles, je ſuis preſt de tirer telle concluſion qu'il vous plaira de ce que vous m'avés dit.

Je demande ſeulement, luy dis-je, que vous en tiriés deux, dont la premiere eſt, que deux corps doivent toucher diverſement nos ſens, lorſque la diſpoſition de la ſuperficie de l'un eſt differante de la diſpoſition de la ſuperficie de l'autre : & la ſeconde, que deux corps doivent affecter nos ſens, préciſément l'un contre l'autre, ou ſe preſenter ſous les mêmes apparences, lorſque la ſuperficie de l'un ne differe en rien de la ſuperficie de l'autre.

Ces deux concluſions, dit

Mr N. ſont tres legitimes, j'en demeure tres aiſément d'accord.

Cela étant, luy dis-je, venons au S. Sacrement; vous ſçavés que la croyance de l'Egliſe eſt que toute la ſubſtance du pain eſt convertie & tranſubſtantiée au Corps de JESUS-CHRIST, & que toute la ſubſtance du vin eſt changée & tranſubſtantiée au Sang. Mais cette converſion ſe fait de telle ſorte qu'il n'y a rien qui ſoit étranger au pain, & au vin, qui eſt ainſi tranſubſtantié; de façon que ſi l'on prenoit une égüille bien fine pour marquer toutes les differentes parties que l'on voudroit, il ſeroit vray de dire que là où avant la Conſecra-

tion il y avoit du pain, là même aprés la Conſecration eſt le Corps de JESUS-CHRIST, & que là où il étoit vray de dire, Cecy n'eſt pas du pain, mais de l'air; il faut encore dire aprés la Conſecration que c'eſt de l'air, & non pas le Corps de JESUS-CHRIST: ce qui ne ſignifie autre choſe, ſinon que le Corps de JESUS-CHRIST, ſe termine préciſément où ſe terminoit auparavant le pain; ou que ce Mode, que l'on appelle la Superficie du pain, & qui environnoit toutes ſes plus petites parties, eſt preſentement ce qui environne le Corps de JESUS-CHRIST. Or ſuivant ce qui a été dit auparavant, un corps ne ſçauroit agir ſur l'au-

tre ſi ce n'eſt par le contact, & le contact ne ſe ſçauroit faire qu'en la ſeule ſuperficie; par conſequent un corps ne ſçauroit agir ſur les organes de nos ſens, c'eſt à dire, ne ſçauroit ſe faire ſentir que par le moyen de ſa ſuperficie ; & deux corps ſe doivent faire ſentir de la même maniere, lorſque la ſuperficie de l'un ne differe point de la ſuperficie de l'autre. Comme donc le Corps, ou le Sang de JESUS-CHRIST dans l'Euchariſtie , eſt environné de la même ſuperficie, dont le pain & le vin étoit auparavant environné , il s'enſuit qu'il doit affecter nos ſens, comme le pain , & le vin les affectoient auparavant , & qu'il doit ſe preſenter ſous les

mêmes apparances. Par où vous voyés que quand les Heretiques, ou les Libertins nous diront que nous appercevons encore tous les Modes du pain, ou du vin aprés la Conſecration, ils ne pourront tirer de là aucun avantage, puiſque cela doit étre de la ſorte, pour s'accorder avec nôtre croyance.

Je doute, dit Mr N. que perſonne ait jamais été plus ſatisfait de vous que je le ſuis moymême preſentement: toutesfois comme il me reſte encore une petite difficulté au ſujet de la ſuperficie du pain ou du vin, laquelle vous dites étre encore aprés la Conſecration, je voudrois bien que vous me fiſſiés comprendre la nature

de cette ſuperficie.

La difficulté que vous me propoſés n'eſt pas grande, luy dis-je, elle n'eſt fondée, auſſi-bien qu'une autre que vous aviés n'aguere, que ſur ce que vous donnés au mot de Superficie plus de ſignification qu'il n'en a, & je croyois avoir prévenu vôtre difficulté, en joignant tout preſentement le mot de Mode à celuy de Superficie : Mais puiſqu'elle vous eſt venuë malgré moy, remarqués encore une fois que ce mot de Superficie, quoy que ſubſtantif, ne ſignifie pas plus qu'un adverbe, & que de dire que le Corps de JESUS-CHRIST eſt environné de la même ſuperficie, d'ont le pain l'eſtoit auparavant, cela ne veut dire autre

choſe, ſinon que le Corps de JESUS-CHRIST ſe termine préciſement où ſe terminoit auparavant le pain ; ou bien que le corps de JESUS-CHRIST eſt préciſement où étoit le pain. Aprés quoy, je ne penſe pas que vous vouliés derechef me demander, que je vous faſſe encore comprendre la ſignification de ce verbe, *terminer*, non plus que celle de cet adverbe, *Vbi*.

Je vois bien déja, dit Mr. N. que cette explication de la ſeparation des accidens du pain, & du vin de leur ſubſtance a beaucoup d'avantages ſur celle que l'on enſeigne dans les Eſcôles.

1. Parce qu'elle eſt certainement poſſible, au lieu qu'il eſt

difficile de concevoir la poſſibilité de l'autre.

2. Parce qu'elle eſt plus propre à fermer la bouche aux Heretiques, qui ſe repreſentent cette ſubſiſtance des accidens, comme une abſurdité inſuportable. Mais ſont ce là les ſeuls avantages qui vous obligent de la préferer à celle qui eſt la plus commune ?

Non, Monſieur, luy répondis-je : il y en a encore quelques autres, qui ne ſont pas moins conſiderables, & que je ſuis bien aiſe de vous expliquer icy : les voicy.

Les Heretiques ne ſe ſervent pas ſeulement de cette maxime, *que les accidens ſont inſeparables de leur ſubſtance*, comme d'un Principe de Philoſophie,

par lequel ils prétendent montrer que la doctrine de l'Egliſe eſt contraire à la raiſon ; mais auſſi comme d'un Principe de Tradition, par lequel ils prétendent montrer qu'elle eſt contraire aux Peres. Et en effet ils ne font pas ſeulement voir, que les Peres n'ont jamais parlé d'accidens qui ſubſiſtent ſans eſtre attachez à aucune ſubſtance ; mais ils montrent poſitivement qu'ils ont dit que cela eſtoit impoſſible ; & ils citent ſur ce ſujet *Methodius*, *S. Irenée*, *Titus Boſtrenſis*, *Saint Epiphane*, *S. Baſile*, *S. Gregoire de Nice*, *Saint Iſidore de Damiete*, *S. Auguſtin* en pluſieurs lieux, *S. Cyrille d'Alexandrie*, *Claudius Mamertus*, *S. Iſidore de Seville*,

S. Jean Damaſcene, *Nicetas*; & tous les paſſages qu'ils en alleguent paroiſſent clairs & précis.

Je ſçay bien que l'on répond ordinairement que ces Peres n'ont parlé que de l'ordre naturel; mais cette ſolution n'eſt fondée ſur aucune de leurs expreſſions, & ainſi elle laiſſe toûjours quelque ſorte de doute : au lieu que ce doute eſt pleinement levé par l'explication que nous avons donnée. Car ces Peres qui enſeignent que les accidens ne peuvent ſubſiſter ſans une ſubſtance, n'ont jamais douté que Dieu ne puiſſe produire par ſa puiſſance dans nos ſens, l'idée, & les impreſſions d'un corps qui n'eſt pas preſent, comme il produi-

ſit dans la Magdeleine l'idée d'un Jardinier, quoy qu'il n'y eût point de Jardinier preſent. Il ne s'enſuit donc autre choſe de la doctrine philoſophique des Peres, ſçavoir, que les accidens ne peuvent ſubſiſter ſans aucune ſubſtance; ſinon qu'ils n'ont pas conçû des couleurs, des ſaveurs & des figures ſuſpanduës en l'air & détachées de toute ſubſtance. Mais il ne s'enſuit pas qu'ils n'ayent crû que Dieu pouvoit conſerver par ſa puiſſance la reſſemblance, & les apparences du pain; & tant s'en faut que cela s'enſuive, qu'ils l'enſeignent formellement en ces termes; De ſorte qu'il ſe trouve qu'ils ont dit en effet que les accidens du pain ſubſiſtoient aprés le chan-

gement, en la maniere que nous l'avons expliqué, & qu'ils ont dit ſeulement qu'ils ſubſiſtaſſent en la maniere que les nouveaux Ariſtoteliciens ſe l'imaginent.

Un autre avantage qui s'enſuit encore de cette explication eſt que par ce moyen la Doctrine de l'Egliſe Latine ſe trouve entiérement conforme à celle de l'Egliſe Grecque: Car ceux qui ont étudié avec ſoin les ſentimens de cette grande Egliſe, diſent que l'on y enſeigne auſſi formellement que dans l'Egliſe Latine la preſence réele de la Tranſubſtantiation; que l'on y enſeigne auſſi que par une condeſcendéce de Dieu, non ſeulement la ſubſtance du pain & du vin:

mais auſſi tous les accidens ſont changés au Corps, & au Sang de JESUS-CHRIST. Or quand des perſonnes diſent que la ſubſtance, & les accidens du pain, & du vin ſont changés, & qu'ils avoüent neantmoins que les apparences du pain, & du vin demeurent ; que peuvent-ils entendre par les apparences que les ſeules impreſſions qui en reſtent dans les ſens.

Cela me paroit tres conſiderable, dit Monſieur N. & je voudrois bien ſçavoir par où l'on pourroit montrer que c'eſt le ſentimẽt de l'EgliſeGrecque.

Ceux qui m'ont dit cela, luy dis-je, pretendoient en pouvoir raporter diverſes preuves : mais ils ſe contenterent de ci-

ter ce paſſage, de la réponce des Grecs de Veniſe au Cardinal de Guiſe. *Nous croyons* (dirent ces Grecs) *que le pain eſt tellement changé au Corps de* JESUS-CHRIST, *& le vin en ſon Sang, que ny le pain, ny les accidens de ſa ſubſtance, ne demeurent pas; mais ſont changés à une ſubſtance Divine.*

Cependant, comme je vous ay déja remarqué, ces mêmes Grecs enſeignent en cent paſſages differens que Dieu conſerve par condeſcendence les apparances du pain & du vin. Ainſi ils ne nient que la ſubſtance des accidens de l'Eſcôle d'Ariſtote, c'eſt à dire de ceux que l'on s'imagine étre attachés aux ſubſtances, & non celles des vrays accidens, qui

conſiſtent dans les impreſſions que les Corps font ſur les ſens.

Ce n'eſt pas encore tout : car je crois de pouvoir conter pour un dernier avantage que cette explication donne lieu de ſoûtenir plus nettement une des parties de la Doctrine de l'Egliſe, qui eſt que le pain ne demeure pas, & qu'il eſt réellement changé. Car quoyque ſelon la notion ordinaire des accideus, les Theologiens de l'Eſcôle ſoûtiennent que le pain ne ſubſiſte plus, & qu'il n'y a plus d'autre ſubſtance dans l'Euchariſtie que le Corps de JESUS-CHRIST, ce qui ſatisfait à la Foy : il eſt pourtant à craindre que par un autre tour, on ne rétabliſſe ce qu'on

a détruit : car ces mêmes Theologiens ne laiſſent pas de demeurer d'accord qu'il reſte dans l'Euchariſtie une choſe longue, large, & profonde, figurée, mobile, impenetrable, qui agit ſur nos ſens. Or il eſt aſſés difficile de diſtinguer la notion de cette choſe, quoyque l'on luy donne le nom d'accident, de celle d'une ſubſtance, & d'un corps: & cela produit en nous quelque embarras, & quelque obſcurité. Mais ſelon l'autre explication, il ne reſte aucune choſe que l'on puiſſe appeller pain, & le Corps de JESUS-CHRIST remplit tout l'eſpace qu'il occupoit, ſans qu'il en reſte rien du tout que certains Modes exterieurs, & les

impreſſions qui ne ſont pas dans cet eſpace, mais dans nos ſens. Ainſi les Preſtres ne tiennent dans leurs mains aucune choſe, à qui le nom & la notion du pain convienne.

Ces avantages, Monſieur, vous paroiſſent-ils ſi peu conſiderables, & vous étonnerés-vous aprés cela de ce qu'un de mes amis me mande, que cette Doctine, qui avoit été autresfois rejetée par l'Eſcôle de Louvain, y eſt maintenant ſi bien reçuë, que de ſeze Profeſſeurs en Philoſophie, il y en a quatorze qui l'enſeignent?

Je ne m'en étonneray pas, dit-il, quand vous aurés répondu auſſi préciſement aux diffi-

cultés qui me reſtent, que vous avés fait à celles des accidens. Car je vous avouë que ſi vous combattés avec avantage les Heretiques ſur ce poinct, j'ay peur que vous ne les favoriſiés par deux autres Principes de cette même Doctrine ; l'un que l'eſſence de la Matiere conſiſte dans l'étenduë : l'autre que cette étenduë eſt impenetrable. Si vous diviſiés ces deux Principes, je vois bien que vous expliqueriés facilement le Myſtere de l'Euchariſtie, ſoit en diſant que le Corps de JESUS-CHRIST y eſt ſans étenduë, ſoit en diſant que les parties de ce Corps ſe penetrent l'une l'autre, & ſont reduites à ce qu'on appelle un poinct phyſique, & non

pas mathematique, comme quelques Theologiens l'ont enſeigné. Mais en les joignant, je ne comprens pas comme vous pouvés allier ces Principes avec la verité du Myſtere.

Ces difficultés, luy dis-je, ne me regardent nullement; je n'empéche en aucune ſorte qu'on ne les divife. Car ne vous ay-je pas dit dés le commencement, qu'il y avoit cette difference entre les autres Philoſophies & nous; qu'ils pretendoient pouvoir comprendre non ſeulement ce que les choſes ſont dans l'ordre de la Nature; mais auſſi ce qu'elles peuvent étre dans tout autre ordre ſurnaturel; au lieu que comme nous connoiſ-

ſons les bornes étroites de nôtre eſprit, nous n'enfermons jamais la puiſſance de Dieu dans nos queſtions ; nous regardons ſeulement les choſes dans l'ordre naturel, & telles qu'elles ſont & que nous les connoiſſons. Or il eſt certain que nous ne connoiſſons naturellement aucune Matiere, qui ne ſoit étenduë, & impenetrable. Voyla en quoy nous nous arreſtons & nous ſommes plus perſuadés, que perſonne, qu'il y a de la folie à aller plus avant, & à donner pour bornes à la puiſſance de Dieu, la petiteſſe de nos lumieres.

Ainſi quand les Theologiens enſeignent ou que le Corps de JESUS CHRIST eſt ſans étenduë, ou que les parties

ties ſe penetrent les unes les autres, ils ne diſent rien de contraire à ce que nous enſeignons, parce qu'ils parlent d'un autre ordre, dont nous ne parlerons jamais. Ce qui eſt certain eſt, que le Corps de J. C. étant tres veritablement pénetrant ; tout Principe de Philoſophie qui ſeroit contradictoire à cette verité ſeroit certainement faux. Mais comme le Concile de Trente declare que JESUS-CHRIST eſt bien dans le Ciel d'une maniere naturelle ; mais qu'il eſt dans l'Euchariſtie d'une maniere ſacramentale ; & que cette maniere d'exiſter eſt telle, qu'il eſt difficile de l'expliquer par des paroles, j'eſtime qu'il en faut demeurer là ; & qu'en con-

feſſant la verité de la preſence réelle, & ſubſtantielle du Corps de JESUS-CHRIST dans l'Euchariſtie, il ne faut pas aller plus avant que le S. Concile dans la determination des maniéres, ny dans la condemnation des Principes de Philoſophie, à quoy ce Concile n'a point touché.

Les Theologiens peuvent bien ſe former des maniéres particulieres pour concevoir, & pour expliquer les Myſteres; mais comme l'Egliſe n'a rien decidé là-deſſus, perſonne n'a droit d'impoſer aux autres la neceſſité de ſe ſervir de la maniére qui luy paroît la plus vrayſemblable, & la plus propre pour expliquer ce Myſtere: Et aprés tout, quelque determi-

nation qu'on en fit, elle ne peut regarder, comme je vous ay dit, ceux qui ſe renferment, comme moy, dans le pur ordre de la Nature.

Cette retenuë, reprit Mr N. me ſemble tres-judicieuſe, & tres-conforme au reſpet qu'on doit à Dieu.

Vous l'eſtimerés, luy dis-je, encore davantage, quand vous ſçaurés que les Peres, qui ont écrit du Myſtere de l'Euchariſtie ce que l'Egliſe Catholique en croit preſentement, ont parlé comme nous quand ils ont parlé en Philoſophes: Car la croyance qu'ils avoient de la verité de la preſence de JESUS-CHRIST, ne les a pas empéchés de definir le corps, une nature qui par ſa longueur,

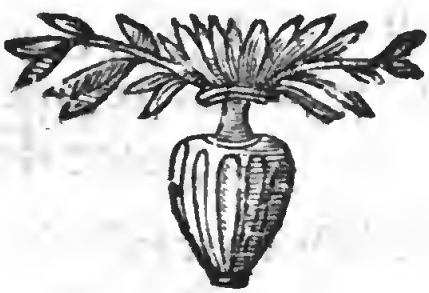
largeur, & profondeur occupe un eſpace de lieu. *Corpus dicimus naturam quamlibet longitudine, latitudine, & profunditate ſpatium loci occupantem.* Auguſt. *ad litt. lib.* 7. *c.* 21.

Et de parler de la même ſorte de la penetration des diviſions, il y a ſeulement cette difference ſur ce poinct, entre les Peres, & nous, que les Peres ſuppoſans que les hommes ſeroient aſſés équitables pour retrancher leur propoſition dans l'ordre naturel, ne ſe mettroient pas en peine d'y ajoûter ces exceptions formelles, & qu'ils ſuppoſoient que tout le monde conſiderant comme eux les Myſteres dans un ordre tout ſeparé de la Nature, conce-

vroit facilement que la conſideration des Myſteres ne devoit pas empécher qu'on ne parlât des choſes comme nous les concevons naturellement: au lieu que pour éviter les conſequences que les perſonnes moins équitables pourroient tirer de nôtre Doctrine, nous nous croyons obligés de reïterer ſouvent cette proteſtation, & de faire une profeſſion publique, & ſincere d'embraſſer la Foy de l'Egliſe Catholique, ſur tous les Myſteres, & de ſouſcrire du fond du cœur à toutes ſes deciſions, & d'étre mille fois plus attachés à la moindre verité de la Foy qu'à toutes les maximes de la Philoſophie.

Nous en étions là lorſque

Mr. le P. D. G. arriva ; ſa preſence fit tourner la converſation ſur un autre ſujet : Mais comme il étoit déja tard elle ne dura plus gueres : & tous deux l'ayant rompuë, en même temps je les fus reconduire juſques à leurs Carroſſes.



SECOND

SECOND ENTRETIEN.

JE croyois que Monſieur N. s'en ſeroit retourné le lendemain à S. Germain : mais je fus étonné le lendemain de le revoir chez moy. Il me parut plus gay cette fois-là qu'il ne m'avoit ſemblé le jour précedent. Auſſi me dit-il, qu'il ne venoit que pour ſe conjoüir avec moy du bon effet qu'avoit produit en luy nôtre dernier Entretien, m'aſſûrant qu'aprés une ſerieuſe reflexion qu'il avoit faite ſur tout ce qu'il m'avoit entendu dire au ſujet du ſaint Sacrement, il en étoit encore plus ſatisfait. Il ajoûta qu'en ayant communiqué la

matinée même avec Monſieur de L. qui demeure chez Monſieur l'Evêque N. ſon proche parent, ce celebre Theologien avoit entierement approuvé la Doctrine que je luy avois expliquée touchant les accidens de l'Euchariſtie ; & que par ſurcroy de ſatisfaction il luy avoit fait lire tous les paſſages que je luy avois cités dans leurs propres Auteurs. De ſorte, dit-il, que quand la Sorbonne viendroit maintenant à examiner vôtre Traité de Phyſique, je ne crois pas qu'elle y peût rien trouver à redire. Mais c'eſt aſſés parlé, ajoûta-t'il, de ces matieres Theologiques, auſſi-bien ſont-elles trop relevées & demandent trop d'application. Trou-

vés bon que je change de theſe, & que je m'inſtruiſe aujourd'huy d'un ſujet qui eſt plus éloigné de celuy, dont nous nous entretîmes hier : Que le Ciel n'eſt de la Terre.

J'ay appris, me dit-il, depuis peu, qu'il y a des Philoſophes modernes qui eſtiment, que les beſtes n'agiſſent pas par connoiſſance, & que ce ne ſont que de pures machines, & qu'elles font tout ce que nous leurs voyons faire à la façon d'une horloge qui marque l'heure, & qui la ſonne en vertu de la diſpoſition de ſes rouës, & de la force de ſes contrepoids. Comme on ne vous diſputoit pas cette opinion, je me perſuade qu'elle ne vous regarde en aucune

façon : c'eſt pourquoy je penſe vous pouvoir dire, ſans ſcrupule, que je l'eſtime bien abſurde.

Vous avés raiſon, luy dis-je, de dire que cette opinion ne me regarde point : j'en ay toûjours laiſſé diſputer les autres, & ne me ſuis jamais determiné là-deſſus.

Quoy, me dit alors Mr N. en m'interrompant, eſtimeriés-vous donc que ce peût eſtre une choſe probable que les bêtes n'euſſent point de connoiſſance.

C'eſt, luy dis-je, ſelon la ſignification que vous donnerés au mot de *Probable* : car ſi par ce mot vous entendés ce à quoy la pluſpart des hommes, & principalement le peuple, donne ſon approbation, il eſt

certain que l'opinion, dont on vous a parlé, n'eſt nullement probable.

Non M^r, me dit-il, ce n'eſt pas là ce que j'appelle probable, j'entens par ce mot une choſe, qui peut eſtre, mais de la verité de laquelle on n'eſt pas aſſeuré, & qui s'accorde fort bien avec toutes les apparences. Ainſi l'opinion de Ptolomée qui veut que la terre ſoit en repos, & que les Cieux tournent d'Orient en Occident en 24. heures à l'entour d'icelle, s'appelle probable, parce que cela eſt poſſible, & que de là il s'enſuit que le Ciel paroiſtra tourner, comme en effet il paroit ainſi. Auſſi l'opinion de Copernique, qui eſtime que les

Cieux n'ont pas ce mouvement qui paroit en 24. heures, & qu'au contraire c'eſt la terre qui tourne pendant ce temps-là à l'entour de ſon centre d'Occident en Orient, toute eſloignée qu'elle eſt de la creance du peuple, eſt probable ; parceque cela eſt poſſible, & que de cette hypotheſe il s'enſuit que les Cieux paroiſſent tourner de la façon qu'ils paroiſſent, auſſi bien que de celle de Ptoloméę.

Aprés eſtre convenu de la ſignification du mot de *Probable*, luy dis-je, il ne reſte plus, pour eſtre plus aſſûré, que l'opinion qui n'admet point de penſée dans les bêtes, n'eſt pas probable, que de trouver quelque apparence,

avec laquelle elle ne puiſſe s'accorder. Voyés donc ſi vous n'en ſçauriés point quelqu'une. Mais prenés garde qu'en cecy il s'agit de ce qu'il vous a paru, c'eſt à dire de ce que l'uſage des ſens vous a fait immediatement connoiſtre, & non point de ce que le raiſonnement vous y fait imaginer : Car cela eſt preſentement en conteſtation entre vous & moy. Ce ſeroit un ſophiſme que d'aporter pour Principe ce qui eſt en queſtion : ainſi vous ne devés point rapporter ny la joye que vous imaginés eſtre dans un chien quand il vous careſſe, ny la colere, ou ſemblables paſſions, que vous luy attribués dans d'autres rencontres. Car toutes ces choſes-

là ne ſont point du tout ſenſibles.

Je vous entends, dit Mr. N. Ainſi toutes les choſes qui paroiſſent dans les beſtes ſe reduiſent à deux, à ſçavoir à certains mouvemens, & à certaines diſpoſitions du corps.

Vous pourriés, luy dis-je, ſi vous vouliés, reduire ces deux choſes à une ſeule : Car quoyque lorſque le corps d'un chien, par exemple, acquiert quelque nouvelle diſpoſition, il ne ſoit pas neceſſaire que ſon corps ſe meuve tout entier : il eſt pourtant tres-certain qu'il ſe meut par quelques-unes de ſes parties. Ainſi lorſqu'un chien ſemble entrer en colere ſans bouger de ſa place, le

changement que vous remarqués en luy, conſiſte en ce que les muſcles de ſes yeux, & de ſes autres parties voiſines ſe ſont meües, & leur ont fait prendre une autre ſituation differente de celle qu'elles avoient auparavant.

Vous avés raiſon, dit M^r. N. & je me rends d'autant plus volontiers à ce que vous me dites, que je me ſouviens d'avoir entendu dire à M^r. G. qu'un Peintre tres-celebre, & dont le vaſte genie a fourny les divers embeliſſemens des Maiſons Royales, a fait entre autres eſtudes, celle des differentes diſpoſitions des muſcles de la face, & du reſte de l'homme dans les differentes paſſions; & qu'il determine, par

exemple, les muſcles, qui s'étendent, & ceux qui ſe relâchent dans la colere, ou dans telle autre paſſion qu'on voudra luy propoſer. Ainſi je demeure d'accord que tout ce qui paroit dans les beſtes ſe reduit à des mouvemens : mais leur grand nombre m'étonne, & j'ay de la peine à me perſuader qu'ils puiſſent ſe rencontrer dans une pure machine.

Je vous tireray aiſément de cette peine, luy dis-je, n'ayant beſoin pour cet effet que de vous faire conſiderer quelque autre machine. Je ne vous parleray point de certains Automates que j'ay veu dans ma jeuneſſe qui repreſentent diſtinctement divers animaux ; & qui en imitent

auſſi pluſieurs mouvemens, quoyque je puiſſe vous apporter pour témoins de cette verité toute une grande Ville, vous pourriés bien vous diſpenſer de me croire dans la conjoncture, où nous nous trouvons. Je vous feray donc ſeulement jetter les yeux ſur une de nos Horologes publiques : * & il ne ſeroit pas fort difficile d'en faire qui n'en euſſent au tout que dix, & cependant une telle Horologe ne ſonnera pas ſeulement les 24. heures du jour, mais même les marquera avec les demy heures, les quarts, & les autres parties qui ſont ſans nombre, & tout cela ſans connoiſſance. Or ſi une machine, qui n'eſt compoſée que de dix pieces,

* Cet endroit eſt defectueux dans le M S. le Lecteur y poutra aiſement ſuppleer, étantaverti qu'il y eſt parlé d'une Horologe qui n'étât compoſée que de 24. pieces, ou peut-étre de moins, ſonne les heures, marque les demy-heures, & les quarts.

eſt capable de tant de choſes, de combien eſtimeres-vous capable la machine d'une beſte qui eſt compoſée de reſſorts, dont le nombre ſurpaſſe ſans comparaiſon celuy de la machine la plus compoſée qu'aucun Ouvrier ait jamais faite.

Je n'ay plus de difficulté, dit Mr. N. ſur le grand nombre & la diverſité des mouvemens que l'on remarque dans les beſtes : mais j'en ay une autre qui naiſt de la grande difference qu'il y a d'une beſte à une machine. Car je vois, par exemple, qu'on remonte tous les jours un Horologe, & qu'on ne remonte pas de même la machine d'un chien.

Toutes les machines, luy dis-je, ne ſe remontent pas

d'une même façon, & n'ont pas toutes des contre-poids pour principe de leurs mouvemens. Les Montres de pochete ont des reſſors : certains tournes-broches ont la fumée de la cheminée : les Moulins ont l'eau ou le vent : les Termometres, la chaleur ou la froideur de l'air : l'Hidrometre les divers degrés d'humidité ; & les beſtes ont leurs alimens. Si bien que nous pouvons dire qu'on remonte leurs machines toutes les fois qu'on leur donne à manger, ou à boire.

Je vois bien, dit Mr N. que je ne gagneray encore rien de ce côté-là : mais tout à l'heure vous venés, ſans y penſer, de me fournir des armes. Car je

ne penſe pas qu'un chien ſe peût porter vers un morceau de pain, & dédaigner une pierre qu'on luy preſente, s'il n'avoit point de connoiſſance.

Le mot de *dédaigner*, vous eſt eſchapé, luy dis-je; au lieu duquel dans la préciſion avec laquelle nous ſommes convenus de parler, il faloit ſeulement dire, *ne ſe pas mouvoir.* Mais ſans m'arreſter à cette petition de Principe, penſez-vous qu'il ſoit neceſſaire qu'il y ait de la connoiſſance dans un morceau de fer pour faire qu'il ſe meuve vers l'Aimant, & qu'il ne ſe meuve pas de meſme vers un caillou qu'on luy préſente.

Non, me dit Mr N. & je fais aiſément de cecy l'appli-

cation que je dois faire. Mais dites moy, je vous prie, n'eſt-on pas obligé d'admettre de la connoiſſance dans un chien pour fuir, comme il fait à la preſence d'un bâton, dont on le menace.

Cela n'eſt pas neceſſaire, luy dis-je, non plus qu'il neſt pas neceſſaire dans du fer, qui fuit l'Aimant lors qu'on luy préſente le pole oppoſé à celuy par lequel il a eſté auparavant attiré.

Que me dites vous du cry que fait un chien lors qu'on le frape, me dit Mr N. n'eſt-ce pas une marque qu'il reſſent au moins quelque douleur?

Non Mr, luy dis-je : car un Son encore plus grand que l'on entend, lorſqu'on touche

lesOrgues en certains endroits, n'eſt point une marque qu'il y ait de la douleur dans les Orgues. Mais pour vous eſpargner la peine de me rapporter diverſes choſes de cette nature, j'oſe vous dire que vous ne me ſçauriés propoſer aucune action des beſtes, que je ne vous apporte quelque choſe de ſemblable que vous connoîtrés arriver dans d'autres ſujets qu'on ne peut pas meſme ſoupçonner d'étre capables de connoiſſance. Et de plus qu'on peut, en vous faiſant voir & toucher au doigt, & à l'œil divers organes des beſtes, & leurs diverſes diſpoſitions, vous faire auſſi comprendre comment la pluſpart de ces actions peuvent étre produites

ſans connoiſſance : Enſuite de quoy vous n'aurés pas de peine à reconnoître qu'il eſt peut-étre de même de tous les autres.

Je doute, dit Mr N. que vous me puiſſiés faire comprendre cõment il ſeroit poſſible qu'une Hirondelle, ſans aucune connoiſſance, ſe peût porter à bâtir un nid de bouë avec tant d'artifice, à faire un amas de diverſes pailles pour en compoſer une eſpece de paillaſſe, à chercher des plumes pour mettre par deſſus, à fin de rendre ſon lict plus mol & plus chaud, & y renger les œufs, les couver, & nourrir ſes petits depuis qu'ils ſont éclos, juſques à ce qu'ils ſoient en état de voler, & d'aller eux-mêmes

chercher leur nourriture. Et n'y a-t'il pas lieu auſſi de s'étonner de voir que des vers à ſoye, qui ſe ſont comme enſevelis eux-mémes dans leurs coques qu'ils ſe ſont faites, étant à quelque temps de là metamorphoſés en autant de papillons, humectent chacun leur coque par un bout, pour la pouvoir ronger plus aiſément, & ſe faire un paſſage pour en ſortir; & que les mâles s'approchent, à l'inſtant, des femelles pour ſe joindre à elles, ſans que pas un d'eux ſe méprenne en ſe portant vers un autre mâle. Cette juſteſſe qui ſe remarque dans toutes ces actions, & dans pluſieurs ſemblables, n'eſt-elle pas une marque indubitable qu'elles ſe font

ſont par connoiſſance.

Non pas pour moy, luy dis-je, qui ſçay, que pluſieurs Eſtres, qui n'ont point du tout de connoiſſance, font des choſes beaucoup plus juſtement que des hommes ne ſçauroient faire avec tout leur eſprit. J'en pourrois rapporter icy un tres grand nombre : mais vous vous contenterés, s'il vous plait, que je vous diſe qu'une pierre, par exemple, penduë au bout d'une fiſcele, marque le chemin, qu'il faut tenir tout droit pour aller au centre de la terre ; qu'une éguille de bouſſole marque le Nord ; qu'une girouëtte marque le vent, & qu'une Horologe marque les heures beaucoup plus juſtement que ne

ſçauroit faire le plus ſçavant homme du monde. De même il n'y a point d'Orfévre au monde, qui ayant de la limeure de fer broüillée avec de la limeure d'or, ou d'argent, peût dans les tenebres ſeparer ces limeures les unes des autres ; & quand il ſeroit en plein jour, il luy faudroit bien du temps pour en venir à bout, au lieu qu'une pierre d'Aymant le fait dans un moment ſans jour, & ſans lumiere. Par là vous voyés que la juſteſſe avec laquelle pluſieurs beſtes font certaines choſes, n'eſt pas une marque indubitable qu'elles les faſſent avec connoiſſance ; & même avec quelque juſteſſe que les beſtes puiſſent agir, ont-elles

jamais rien fait qui approche de celle, avec laquelle la moindre fleur de nos campagnes pouſſe ſa tige, ſes boutons, & ſes feüilles ? Vne mouche à miel a-t'elle jamais fait les compartiments de ſa ruche mieux compoſés que ceux d'une grenade ? & y a t'il tant de merveille à voir ſentir un chien, dont la machine eſt déja toute diſpoſée au mouvement, aprés un morceau de pain, ou à le voir pourſuivre un Liévre, qu'on ſoit obligé pour cela d'admettre en luy de la connoiſſance, étant vray d'ailleurs que toute ſa machine, qui a été infiniment plus merveilleuſe à faire, qu'il n'eſt merveilleux qu'elle marche quand elle eſt

faite , a cependant été conſtruite ſans aucun art, ny connoiſſance , par le mouvement ſeul , & la diſpoſition des parties de la matiere. Outre que cet argument tiré de la juſteſſe avec laquelle les beſtes font pluſieurs diverſes actions, prouve trop : car il en faudroit conclure , que les beſtes ont des connoiſſances plus parfaites que non pas les hommes, & que le principe de ces connoiſſances eſt plus noble que le leur : Ce que vous auriés ſans doute bien de la peine d'admettre.

Ce que vous me venés de dire , dit Mr N. me fait connoître que les hommes ſont fort ſujets à aſſûrer temerairement diverſes choſes ; en

voyla une que je croyois la plus raiſonnable du monde, dans laquelle cependant je reconnois que je me ſuis trompé. Je vous avouë qu'il n'y a point de neceſſité d'admettre des connoiſſances dans les beſtes, & que l'opinion qui veut qu'elles n'en ayent point, eſt probable. Ainſi je ne trouve plus abſurde ce que j'entendois dire autre-fois, que les beſtes n'agiſſent point pour une fin, mais qu'elles y ſont elles-mêmes entraînées. Mais cela étant, eſt-il neceſſaire de dire qu'elles ayent une ame ?

Avant que de vous répondre là-deſſus, luy dis-je, permettés que je vous faſſe remarquer, qu'au lieu que na-

turellement tout le monde n'entend, par ce mot d'*Ame*, que ce qui eſt en nous le principe de toutes nos penſées, les Philoſophes l'ont rendu fort equivoque, & il y en a beaucoup qui luy ont pû donner telle ſignification que ſelon eux, il faudra neceſſairement dire que les beſtes ont des ames. Donc pour oſter toute l'ambiguité qu'il y pourroit avoir en cecy, remarqués que par le mot d'*Ame* l'on entend quelque fois, comme j'ay déja dit, une ſubſtance qui penſe, dont les ſeules proprietés ſont de concevoir, ou d'imaginer en pluſieurs diverſes façons, de douter, de juger, de ſentir, de vouloir, d'aymer, de haïr:

bref de penſer de toutes les maniéres, dont nous experimentons que nous ſommes capables.

Souffrés, dit alors Mr N. que je vous diſe que ſi par la premiere ſignification du mot d'*Ame* vous entendés l'ame raiſonnable, vous oubliés de dire qu'elle a encore la proprieté de nourrir, de faire croître, & de mouvoir nôtre corps de toutes les façons que nous ſentons qu'il ſe meut.

C'eſt d'elle que j'entens parler, luy dis-je, & ce n'eſt pas par inadvertance que je ne luy ay pas attribué des proprietés, qui n'appartiennent qu'au corps, auſſi bien que celles d'étre figuré, & d'étre di-

viſible, comme il ſeroit fort aiſé de le prouver. Mais comme cela nous meneroit trop loin, permettés-moy que j'acheve la diviſion que j'avois commencée, & que je vous diſe que le mot d'*Ame* dans la ſeconce ſignification, a été pris par les Philoſophes pour marquer indeterminément le principe de tout ce qui nous paroit dans les beſtes, c'eſt à dire de la nutrition, de l'accroiſſement, & de tous leurs mouvemens : & c'eſt cette ame que l'on appelle ſenſitive. Enfin par le mot d'*Ame* ils ont entendu auſſi indeterminément le principe de la nutrition & de l'accroiſſement des plantes, & ils ont appellé cette troiſiéme eſpece d'ame

du nom d'ame vegetative. Or il eſt evident que ſi les beſtes n'ont point de connoiſſance, elles n'ont point auſſi d'ame, en prenant ce mot d'*Ame* dans ſa premiere ſignification; mais il eſt indubitable qu'elles en ont une en la prenant dans la ſeconde.

Mais pour en établir une idée plus diſtincte, il faudra dire que l'ame ſenſitive des beſtes conſiſte preciſément dans la figure, & la diſpoſition de toutes leurs parties, & particulierement du ſang & des eſprits; ſans quoy toute leur machine ſeroit ſans actions auſſi bien qu'une Montre ſans reſſort.

Je vois bien, dit Mr N. en quel ſens on peut croire, ſans craindre de ſe tromper,

que les beſtes ont une ame : Mais ce que vous venés de m'en dire, me fait ſouvenir d'une choſe que j'ay leuë autre-fois dans le douziéme Chapitre du Deuteronome, Verſ. (ſi je ne me trompe) 23. que le ſang des beſtes leur tient lieu d'ame : *Sanguis enim eorum pro anima eſt : & idcirco non debes comedere animam cum carnibus.* A quoy même je penſe que je pourrois ajoûter quelques autres paſſages de l'Eſcriture, qui diſent la même choſe : & cecy commence à me perſuader que cette opinion, que je croyois ſi abſurde, eſt la plus raiſonnable.

Vous pourriés, luy dis-je, ajoûter à ces textes une aſſés belle obſervation que me fai-

ſoit, il y a quelque temps, une perſonne qui ſçait fort bien l'Hebreu : Il me faiſoit remarquer que l'Eſcriture ſainte, parlant de l'ame des beſtes, dans le texte Hebreu, a un mot particulier & different de celuy qu'elle employe pour ſignifier l'ame de l'homme ; & tout cela me porteroit fort à penſer comme vous. Mais que ſçay-je s'il n'y auroit point dans Ariſtote quelque texte que les Theologiens eſtimaſſent plus fort que ceux de l'Eſcriture ſainte, & qui fit voir qu'il la faudroit interpreter.

Raillés-vous, ou ſi vous parlés tout à bon, dit Monſieur N. ?

Je ne raille point, luy dis-je,

je parle fort ſerieuſement ; & le doute que j'ay qu'il faille interpreter l'Eſcriture ſainte, eſt fondé ſur ce que je vois qu'il y a certains Docteurs, qui paroiſſent fort animés contre ceux qui tiennent que les beſtes ne ſont que des pures machines, & qui ſe perſuadent que cette opinion conduit à l'Atheiſme. Car qui pourroit croire qu'ils fiſſent paroître tant de chaleur, & s'intereſſaſſent ſi fort à attribuër aux beſtes une ame qui penſe, s'ils n'en avoient des raiſons, auſquelles il eſt impoſſible de reſiſter.

Ces raiſons me ſont inconuës, dit Mr N. mais vous Monſieur, ajoûta-t'il, ne m'en pourriés-vous pas fournir quel-

ques-unes qui fiſſent voir que cette opinion qui n'admet point d'ame dans les beſtes, choque en quelque façon la Religion ?

Je n'en ſçay point, luy dis-je, & n'en ay point pû trouver, quelque ſoin que j'aye pris d'en chercher, & d'en demander à ceux-mêmes, qui tiennent que les beſtes penſent : & au contraire, ſi j'en veux croire ceux qui tiennent que les beſtes ne ſont que de pures machines, l'opinion qui leur attribuë une ame eſt fort dangereuſe, en ce qu'elle fournit aux Libertins le moyen d'éluder la principale preuve que nous ayons de l'immortalité de l'ame.

Je vous ſeray fort obligé,

dit Mr N. ſi vous vouliés bien me dire cette principale preuve de l'immortalité de l'ame raiſonnable ; & comment les Philoſophes, qui tiennent que les beſtes ne ſont que des machines, l'eſtabliſſent.

Tres-volontiers, luy dis-je, & afin d'en mieux connoître la force, vous ferés, s'il vous plaiſt, en cecy le perſonnage d'un Libertin : mais j'entens d'un Libertin qui ſe picque d'ailleurs de la qualité d'un honneſte homme, & d'eſtre de bonne foy. Car la preuve la plus claire, & la plus convaincante du monde ne ſerviroit de rien contre un opiniâtre, qui parle, le plus ſouvent contre ſa penſée.

Je le veux bien, me dit Mr N.

& j'y conſens, d'autant plus volontiers que c'eſt à deſſein de m'inſtruire moy-même, & & à deſſein de m'inſtruire mieux.

Prenés donc garde, luy dis-je, que vous avés des penſées, & que pouvant douter de toute autre choſe, vous ne ſçauriés douter de celle-cy, puiſque le doute eſt une penſée.

Je vous l'accorde, dit Monſieur N.

Conſiderés maintenant, luy dis-je, ce que c'eſt que penſer, & vous ne verrés point qu'il y ait rien d'enfermé de ce qui eſt enfermé dans l'idée de la ſubſtance étenduë qu'on appelle Corps, & qu'on peut même nier de la penſée tout ce qui appartient au corps,

comme d'eſtre long, large, & profond ; d'avoir diverſité de parties ; d'étre d'une telle, ou telle figure ; d'étre diviſible ; &c. ſans deſtruire pour cela l'idée que vous avés de la penſée.

Cela eſt encore vray, dit Monſieur N.

Comme donc vous ſçavés d'ailleurs, luy dis-je, qu'il eſt de la nature du Mode de ne pouvoir étre conceu en niant de luy la choſe, dont il eſt le Mode, il faut que vous m'avoüiés que la penſée n'eſt point un Mode de la ſubſtance étenduë.

Je vous l'avouë, dit Monſieur N.

Mais puiſque la penſée eſt un Mode, & que ce n'eſt

point un Mode de la ſubſtance étenduë, il faut donc, luy dis-je, que ce ſoit le Mode de quelqu'autre ſubſtance ; & qu'ainſi la ſubſtance qui penſe, & la ſubſtance eſtenduë ſoient deux ſubſtances réelement diſtinctes.

J'en demeure d'accord, dit Monſieur N.

Mais ſi cela eſt ainſi, comme l'on n'en peut douter, il faut auſſi, luy dis-je, que vous m'accordiés que la deſtruction de l'une de ces ſubſtances, ne doit point enfermer la deſtruction de l'autre.

Fort bien, dit Mr. N.

Remarqués encore, luy dis-je, que même, à proprement parler, il n'eſt pas vray de dire que la ſubſtance éten-

duë ſoit veritablement détruite ; puiſque tout ce qui arrive en tout ce que nous appellons ſa deſtruction, n'eſt autre choſe que le changement, ou la diſſolution de quelques parties de la Matiere qui demeure toûjours dans la Nature. Ce que vous connoîtrés clairement, ſi vous remarqués ſeulement qu'en rompant toutes les roües d'un Horologe, il n'y a point de ſubſtance détruite, quoy que l'Horologe le ſoit. Et cecy vous doit faire conclure, que l'ame de l'homme n'eſtant point diviſible, ny compoſée d'aucunes parties ne peut perir, & par conſequent qu'elle eſt immortelle.

Je reconnois, dit-il, que

cette preuve eſt fort nette, & je n'y trouverois rien à redire n'étoit que ſi nous tenons que les beſtes agiſſent avec connoiſſance, les Libertins auront droit de pretendre, qu'il y a quelque ſophiſme caché dans cette demonſtration: Car, vous diront-ils, vous reconnoiſſez que les beſtes ont des penſées, & vous ne faites point de difficulté de croire que leur ame eſt mortelle. Donc (diront-ils) mal-gré tout vôtre raiſonnement il faut que vous avoüiez, que l'ame de l'homme peut bien étre auſſi mortelle.

Vous voyés donc, luy dis-je, de quelle importance il eſt, de ne pas attribuër aux beſtes une choſe, de la certitude de laquelle on n'a pas la moin-

dre preuve, & dont le contraire eſt fort probable.

Je le vois en effet, dit Mr N. mais ne doutés pas auſſi que ceux qui diſent que les beſtes ont des ames qui penſent, n'ayent des demonſtrations convaincantes, & que les Libertins ne ſçauroient éluder pour prouver que nôtre ame eſt immortelle. Et pour vous le faire voir, je vous permets de faire à vôtre tour le perſonnage que vous m'avés fait faire. Que dirés-vous donc, ſi pour établir d'abord la ſpiritualité de nôtre ame, je vous diſois que nous avons des connoiſſances vniverſelles ?

Je vous répondrois, luy dis-je, que les beſtes ont auſſi des connoiſſances univerſelles : car

dans la ſuppoſition que les beſtes penſent, je puis pretendre qu'un Agneau qui n'a jamais veu le Loup, n'a aucune idée d'aucun Loup en particulier, mais qu'il a une idée, & une connoiſſance generale & univerſelle de toute l'eſpece, & qu'il tremblera, & fremira toûjours à la preſence de quelque Loup que ce ſoit. Je pretendray la même choſe de la connoiſſance qu'ont les animaux des eſpeces d'herbes qui leur ſont neceſſaires, ou qui leur ſont nuiſibles, ſoit pour la nourriture, ſoit pour la gueriſon de quelque maladie, leſquelles ils ne peuvent connoître que par des idées univerſelles, & meſme infuſes par l'Autheur de la Nature

dans leur ame.

Et ſi je vous diſois, dit Mr N. que les beſtes ont moins de connoiſſance que les hommes ?

Je répondrois à cela, luy dis-je, que s'il s'en faloit tenir au plus ou moins d'étenduë de connoiſſance, il faudroit mettre bien des hommes au rang des beſtes, & en faire une eſpece particuliere : ce que je ne penſe pas que vous vouluſſiés accorder.

Mais, dit Monſieur N. vous ne ſçauriés me nier, que nous ne raiſonnions ; & cela eſt une preuve de la ſpiritualité de nos ames.

Je nie la conſequence, luy dis-je ; car ſelon vos Principes les beſtes raiſonnent : & ce-

pandant cela ne vous empéche pas vous-même de reconnoître que leurs ames ſont materielles. Or que les beſtes raiſonnent, je vais vous le faire voir dans l'exemple du chien : On la battu pour avoir mangé ce qui étoit dans un plat, où il ne retourne plus, c'eſt ſans doute dans la ſuppoſition que les beſtes ont des ames qui penſent ; qu'il ſe reſſouvient d'avoir été battu, & qu'il craint de l'étre encore, s'il y retourne. Or tirer une concluſion de ce que l'on ſçait déja, & en apprendre ainſi ce que l'on ne peut ſçavoir autrement, comme ſont les choſes futures, c'eſt raiſonner : donc les beſtes raiſonnent. Mais qu'avois-je à faire de me mettre en peine

pour le prouver, puiſque d'autres qui attribuënt des penſées aux beſtes, ont fait des Traités entiers pour la meſme choſe.

Je n'ay plus qu'une choſe à vous dire, dit Mr N. laquelle ſi vous pouvez éluder, j'avouë que je ne pourray pas prouver que nôtre ame eſt ſpirituelle. Conſiderés donc que noſtre ame a la proprieté de ſe refléchir ſur ſes connoiſſances, c'eſt à dire de connoître qu'elle connoit; laquelle proprieté ne ſe rencontre point dans les beſtes, & par conſequent noſtre ame eſt ſpirituelle, & la leur n'eſt que materielle.

Je ne vois pas, luy dis-je, la force de ce raiſonnement, ny la verité des propoſitions qui

ſervent

ſervent de fondement à la concluſion que vous en voulés tirer. Quoy donc, une ſubſtance, qui connoît, eſt materielle, lors qu'elle connoit ſimplement, ſans connoître qu'elle connoît; & quant elle connoît qu'elle connoît, elle eſt ſpirituelle. Y a-t'il tant de differance entre connoître ſimplement, & connoître qu'on connoît, que cela faſſe deux natures ſi diverſes? Pourriés-vous bien prétendre que ce fût là un principe, & une action commune que tout le monde fût capable de comprendre? ou plûtôt, ne reconnoiſſés-vous pas que c'eſt une propoſition avancée gratuitement, & ſans preuve, & que l'on peut tres facilement nier?

Au reſte qu'eſt-ce que connoître ſa connoiſſance, ſinon connoître ce qui eſt preſent à nôtre eſprit? Or cela eſt plus aiſé, & même d'un degré inferieur à la connoiſſance que l'on peut avoir de ce qui n'eſt pas ainſi preſent, mais ſeulement futur, ce que les beſtes connoiſſent par raiſonnement, comme je viens de demontrer: c'eſt pourquoy, je ne vois pas que vous puiſſiés bien prouver par là, l'opinion que vous aviés entrepris d'établir. Mais d'ailleurs quand bien même je voudrois recevoir cette propoſition, & croire qu'une nature qui connoît, eſt materielle; ſuis-je obligé d'avoüer la ſuivante, & de croire que les animaux qui connoiſſent, n'en

ſçavent rien ? On leur fait faire tant de reflexions ſur tout ce qu'ils voyent, & tout ce qu'ils ſentent, dont ils doivent ſe reſſouvenir pour en tirer en ſuitte des concluſions touchant la connoiſſance du futur, qu'il ſemble abſurde de leur refuſer celle-là, qui n'a rien de plus difficile que beaucoup d'autres.

Mais, me dit Monſieur N. en m'interrompant, l'on dit que cette reflexion eſt un retour ſur ſoy.

Je veux bien, luy dis-je, qu'on donne tel nom à cette reflexion qu'on voudra, mais je demanderay toûjours, ſi ce retour ſur une choſe preſente à l'eſprit eſt plus difficile, que le retour ſur une choſe paſſée,

comme ſont toutes celles dont les animaux ſe reſſouvienent; & s'il leur eſt moins aiſé de voir ce qui leur arrive, que de voir ce qui leur eſt arrivé.

Je vois bien, dit Monſieur N. qu'il eſt mal-aiſé de tirer des bonnes conſequences d'un mauvais principe; & ſans m'arrêter davantage à certains diſcours confus que l'on m'a faits autre-fois pour prouver phyſiquement que l'ame humaine eſt ſpirituelle, je reconnois franchement qu'il n'y a point de meilleure demonſtration que la voſtre. Ainſi au lieu que j'eſtimois que les beſtes avoient une ame qui penſe, je crois preſentement qu'elles ne penſent point; que leur ame eſt materielle & diviſible, &

comme dit la ſainte Eſcriture, qu'elle conſiſte dans le ſang.

Mais, luy dis-je, ſi vous tenés pour certain preſentement que les beſtes ne ſont que des ſimples Automates, n'avés-vous point peur de croire un jour, que les hommes ne ſont auſſi autre choſe que de ſimples machines, comme Mr P. aſſûre, que les nouveaux Philoſophes le diront dans quelque temps?

Cet homme me fait pitié; il s'eſt adreſſé, comme j'ay ſçeu, à toutes les puiſſances pour dire une choſe fort éloignée de toute apparence, avec la même hardieſſe avec laquelle un autre que luy pourroit à peine dire quelque choſe de tres-certain, & veritable. Pour

moy je vois bien qu'un Philoſophe pourroit prétendre de n'étre qu'une pure machine, s'il venoit à ſe perſuader qu'il ne penſe point : Mais parceque ſe perſuader qu'on ne penſe point c'eſt effectivement penſer, je reconnois qu'il y a en cela une contradiction, & qu'un Philoſophe qui connoîtra la nature de noſtre ame, comme vous me l'avés fait connoître, ne pourra jamais dire que les hommes ne ſont que des pures machines.

Puiſque vous me paroiſſés contant, luy dis-je, des réponces que je vous ay faites ſur tout ce que vous m'avés fait l'honneur de me propoſer, permettés moy de vous demander ſi dans l'aſſemblée,

où vous vous trouvates hier, on n'objecta point quelqu'autre choſe contre la Philoſophie, qu'il plait à certaines gens d'appeller nouvelle ?

Oüy, dit Monſieur N. il me ſouvient que quelques uns aſſûroient que ce n'eſt autre choſe, que la Philoſophie d'Epicure ; en quoy il ne me ſembloit pas qu'ils euſſent raiſon, puiſqu'Epicure n'a enſeigné que les opinions de Democrite, qui eſt plus ancien qu'Ariſtote. Mais laiſſant cela à part, je ne vois pas quel avantage ils pretendoient tirer de là : car je recevrois la verité de qui que ce fût, *etiam ex inimicis noſtris, & de manu omnium, qui oderunt nos.*

Je vois bien, luy dis-je, que ces gens-là n'avanceroient pas fort leurs affaires auprés des perſonnes éclairées comme vous étes ; mais ayant ſeulement entrepris de décrediter ce qui leur fait ombrage dans l'eſprit des gens du commun, les bruits qu'ils ſement ne laiſſent pas d'avoir quelque effet & d'en effaroucher pluſieurs. Epicure a avancé deux choſes tout-à-fait contraire à Ariſtote, & même, ſi je ne me trompe, qui choquent fort le bon ſens, à ſçavoir le Vuide, & les Atomes, ou Inſecables : & par une extravagance la plus grande du monde, & qu'on ne luy ſçauroit pardonner, il a prétendu que nos eſprits n'étoient autre cho-

ſe que des petits corps plus ſubtils, & plus delicats que les Atomes, unis & aſſemblés d'une certaine façon ; & que les diverſes penſées de nos eſprits ne conſiſtoient que dans le different mouvement de ces petits corps. D'où il s'enſuit qu'il n'y avoit rien de ſpirituel & d'incorruptible dans le monde ; & que même l'ame raiſonnable periroit par la diſſolution des corpuſcules, dont elle eſt compoſée. Or quoyque le Vuide, & les Atomes ne paroiſſent pas à pluſieurs contraires à la Religion, & qu'il n'y ait principalement que ſa Doctrine touchant la nature de nos eſprits, & de nos penſées qui en ſoit ennemie · neantmoins, comme ſi toutes les choſes, qui vien-

neat d'un méme Auteur avoient quelque liaiſon entr'elles, & comme ſi une ſeule de ces mauvaiſes penſées jettoit ſon venin ſur toutes les autres, tout ce que l'on croit venir d'Epicure, & même qui a raport en quelque choſe avec ſa Doctrine, paroît odieux, & eſt fort mal reçû. Et c'eſt dans cette veuë, que ceux qui veulent décrier noſtre Philoſophie diſent qu'elle ne differe en rien de celle d'Epicure, quoyque (comme je vous l'ay déja dit) elle en ſoit totalement differente, & que nos Principes ſoient les mêmes que ceux d'Ariſtote: Et la raiſon qu'ils en apportent eſt, que comme Epicure eſtimoit que châque corps ſenſible eſt

compoſé de pluſieurs Atomes, qui ont chaqu'un leur groſſeur, & leur figure particuliere ; de même, diſent-ils, pour rendre raiſon des effets de la Nature, nous conſiderons les diverſes parties de châques corps, dont nous examinons enſuite la groſſeur, & la figure pour juger dequoy ils peuvent étre capables : en ſorte que ſi l'on excepte l'inſecabilité des petits corps, nous raiſonnons purement ſur les choſes purement materielles, de même que pourroit faire Epicure ; comme ſi l'on pouvoit ſe diſpéſer d'admettre pluſieurs diverſes petites parties dans châques corps, & comme ſi ces parties, que nous tenons diviſibles, ne

ſuivoient pas neceſſairement de la diviſibilité de la Matiere que nous reconnoiſſons avec Ariſtote, lequel, comme j'ay déja remarqué ailleurs, ne reſout gueres luy-même de queſtions particulieres, qu'il ne faſſe conſiderer la groſſeur, la figure & le mouvement des parties des corps, & même les pores qui ſont entr'elles, comme je le pourray faire voir par un grand nombre de textes que je pourrois vous rapporter, au lieu deſquels je me contenteray de celuy-cy, tiré du Ch. 11. du 2. l. de ſes poſterieures Analitiques. Καὶ γὰρ ἐξ ἀνάγκης διέρχεται τὸ μεταξὺ μεταβάσεων διὰ τῶν μεζόνων τόπων εἴπερ φῶς γίνεσθαι τῷ δίειναι, qu'on peut traduire de cette

„ ſorte : Parceque de neceſſité,
„ des parties plus petites paſ-
„ ſent par des pores & des trous
„ plus grands, la lumiere con-
„ ſiſtant dans ce paſſage, ou
„ ce mouvement.

Pour ce qui eſt de ces petites parties des corps, dit Mr N. & de leur figure particuliere, je ne crois pas qu'on doive fort ſe mettre en peine de les prouver, ny de s'eſtendre beaucoup ſur leur efficace ; la choſe étant ſi évidente qu'une perſonne de la compagnie ayant cité hier Ariſtote pour prouver qu'un Philoſophe ne ſe devoit pas arreſter aux figures à cauſe, diſoit-il, qu'elles étoient tout-à-fait inefficaces, une Dame le railla là-deſſus fort agréablement en luy di-

ſant, qu'elle apprenoit là une verité fort importante, que d'ores-e-navát elle ſe garderoit du dos de ſon coûteau, auſſi bien que du taillant, & qu'elle ne ſe mettroit plus en peine de tailler ſes plumes, puiſque la figure ne ſert de rien. Au reſte cette raillerie apporta tant de confuſion à celuy à qui elle s'adreſſoit, qu'il n'oſa plus parler, & prit congé de la compagnie aprés avoir ſeulement dit que l'Auteur de la comparaiſon de Platon & d'Ariſtote vous avoit fort maltraité dans ſon Ouvrage.

C'eſt en quoy j'eſtime qu'il ſe trompe, luy dis-je; car outre qu'en liſant ce Livre je n'ay rien apperçû qui s'adreſsât particulierement à moy,

ſon Auteur, qui m'a donné ſouvent des marques de ſon amitié, m'a fait aſſûrer par un de ſes amis qu'il n'avoit pas prétendu m'attaquer dans aucun endroit de ſon Livre, & il a dit à pluſieurs perſonnes de tres-grande condition qu'il n'en vouloit qu'à certains Chymiſtes d'Allemagne, qui prétendent que c'eſt ſeulement dans leur Art que conſiſte la veritable Philoſophie.

Je vous en crois, dit Mr N. Ainſi comme ce n'étoit que depuis peu de jours que j'avois lû le Livre du Pere Rapin, ma memoire m'en fournit hier pluſieurs paſſages, par leſquels je fis voir qu'il en vouloit plûtôt à ceux qui ſe diſent Ariſtoteliciens, n'enſeignant

neantmoins, à ce qu'il dit, que la Philoſophie d'Ariſtote, & qui ſuivant le gouſt dépravé des Arabes & des Eſpagnols, ont compoſé le corps de leur Philoſophie d'un tres-grand nombre de queſtions qui ne ſont de nul uſage.

J'ay remarqué cela auſſi bien que vous, luy dis-je, & comme j'ay icy ce Livre où j'ay fait expreſſement diverſes marques, il me ſera toûjours fort aiſé d'en faire voir au beſoin les divers paſſages qui ſont contraires à l'imagination de ce prétendu Philoſophe. D'ailleurs quel ſujet le Pere Rapin auroit-il d'en vouloir aux Philoſophes Modernes, qui tâchent, comme moy de faire valoir la Philoſophie d'Ariſto-

te, en faiſant voir, qu'en ſuivant ſa Doctrine, & s'écartant ſeulement de la methode qui eſt en uſage, laquelle il condamne luy-même, on a fait la découverte d'un tres-grand nombre de choſes, dont il ne paroît pas qu'on ait eu connoiſſance avant ce Siecle icy, entre leſquelles il y en a même quelques-unes qu'il ſemble qu'Ariſtote n'ait fait qu'entrevoir, & que l'on a tellement éclaircies, qu'il s'en faut fort peu qu'on ne les connoiſſe autant qu'il eſt poſſible ; comme par exemple, la peſanteur de l'air, la circulation du ſang, l'Arc-en-Ciel, & ſur tout, la viſion tant directe que celle qui ſe fait par reflexion, & par refraction.

Si j'euſſe ſçeu avant-hier toutes ces particularités, j'aurois bien mortifié mon homme, me dit Mr N.

Je ne le crois pas, luy dis-je; car n'y ayant dans vôtre compagnie que les perſonnes que je me doute bien qui y étoient, il ſe ſeroit aiſément tiré d'affaire, en niant que les Philoſophes Modernes ayent fait aucune découverte : mais vous l'auriés fort embarraſſé ſi vous l'aviés prié de vous dire ce que les Commentateurs d'Ariſtote, ſoit Grecs, ſoit Arabes, ſoit Latins, ont ajoûté à la Doctrine de ce Philoſophe, & de vous apporter quelques-unes de ces belles découvertes que vous pourriés croire qu'ils ont faites dans la Phyſi-

que, depuis tant de Siecles que la Philoſophie eſt en regne.

Je ne vois pas, dit Mr N. que cela l'eût dû beaucoup embarraſſer : car je ne doute point qu'il ne m'en eût pû raporter pluſieurs.

Pas une, luy dis-je ; car vous devés remarquer, que quand on parle icy des découvertes, il ne s'agit pas de ce qu'on a pû imaginer pour rendre tellement quellement raiſon de quelque effet que la ſeule experience avoit fait connoître : mais qu'il s'agit d'avoir prevû les effets mêmes, en ſorte qu'il ſoit vray de dire que les choſes ayent été connuës avant que d'en venir à l'experience.

Vous m'étonnés, me dit Monſieur N. & ſi cela eſt veritable, il faut que la methode, dont on s'eſt ſervy pour étudier la Nature dans les derniers ſiecles, ait été bien defectueuſe. Mais auſſi eſtes-vous bien aſſeuré de ce que vous dites, & d'autres que vous n'en auroient-ils point remarqué quelques-unes qui ne ſeroient pas venuës à vôtre connoiſſance?

Je ne le crois pas, luy dis-je: car je m'en ſuis ſouvent informé, & même des plus fameux Partiſans d'Ariſtote, & pas un ne m'ẽ a pas ſçeu dire une ſeule.

Si cela eſt ainſi, comme vous le dites, dit Monſieur N. je ne vois pas qui pourroit empêcher, que vôtre maniere

de philoſopher ne ſoit un jour reçûë ; & même il eſt à croire que ceux qui pourroient aujourd'huy y apporter plus d'obſtacle s'y apprivoiſeront à la fin , & ne s'en choqueront plus tant. Vous voyés que vos opinions non ſeulement ſont bien reçûës de la plûpart des hõnêtes gens & perſonnes d'eſprit ; mais même qu'elles s'accommodent mieux avec nos Myſteres , que ne font pas les opinions communes ; outre que n'attaquant, comme vous faites, la reputation de perſonne , mais tâchant ſimplement d'établir la verité , ſans inſulter à qui que ce ſoit , il faudroit étre de bien mauvaiſe humeur pour s'offencer d'un procedé ſi honneſte , & bien ennemy

de ſoy-même pour ne vouloir étre inſtruit.

Je n'ay pas, luy dis-je, ſi bonne opinion de moy-même que je me croye capable d'inſtruire les autres ; mais je rends ſeulement raiſon de la methode que j'ay ſuivie, pour tâcher de m'inſtruire ; & marchant ſur les pas d'un des grands hommes de ce Siecle qu'on ne peut nier avoir apporté beaucoup de lumiere à la Philoſophie ; Et ſi vous deſirés ſçavoir l'eſtime qu'une grande Reine en faiſoit, & les ſentimens qu'elle avoit de cette Philoſophie, que quelques-uns un peu trop zelés prétendent étre contraire à la Religion, je vous feray voir le témoignage qu'elle en a donné.

Alors je luy montray la copie de ce témoignage de la Reyne Chriſtine de Suede, qu'il lût d'un bout à l'autre avec beaucoup de joye ; aprés quoy il me quitta avec toutes les marques d'un homme fort ſatisfait.

F I N.

A01 14 54369

XXV
B
23

BIB